

# ZÉRO PERTE ADMISIBLE

Alex R.



# **Zéro Perte Admissible**

*Par Alex R.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : 07h00 : Le Goût de la Stagnation	4
Chapitre 2 : L'Ouverture des Marchés	9
Chapitre 3 : La Variable Sarah Kane	16
Chapitre 4 : Le Bureau de Verre Opaque	22
Chapitre 5 : Mémoire Vive et Oubli	28
Chapitre 6 : L'Infiltration du Styx	33
Chapitre 7 : L'Équation du Sacrifice	40
Chapitre 8 : Le Paradoxe de la Variable	47
Chapitre 9 : L'Architecte Sort de l'Ombre	54
Chapitre 10 : La Singularité Noire	59
Chapitre 11 : Effondrement Systémique	65
Chapitre 12 : 16h00 : L'Ultime Seconde	71
Chapitre 13 : 16h01 : Zéro Perte Admissible	78

# Chapitre 1

## 07h00 : Le Goût de la Stagnation

Sept heures pile. Le plafond du penthouse de Tribeca a la couleur d'un compte d'exploitation en berne : un gris plat, sans relief, qui pèse plusieurs tonnes. Arthur Vane n'ouvre pas les yeux par réflexe biologique, mais par nécessité algorithmique. Son cerveau redémarre, injectant les données de la veille – ou de ce qui sert de veille dans cette boucle de merde – directement dans ses synapses.

Le goût est là. Métallique. Un mélange de sang séché et de caféine rance. C'est le goût de la stagnation. C'est le goût de l'échec qui se répète à l'infini.

Il repousse les draps en lin d'un geste sec. Son corps est une carte de l'effondrement mondial. Il soulève sa manche gauche. Les cicatrices sont fines, blanches, tracées avec une précision chirurgicale par la réalité elle-même. Chaque ligne représente un milliard de dollars évaporé dans l'éther des transactions à haute fréquence. Il y en a des centaines. Son avant-bras ressemble à un code-barres de la douleur.

Il compte. Une nouvelle balafre, plus profonde, barre son poignet. La séance d'hier. Le krach de 14h30 qu'il a tenté d'endiguer en brûlant ses dernières réserves de liquidités. Perte totale. Résultat : une entaille de plus et un retour à la case départ.

Arthur se lève. Ses pieds touchent le marbre froid. Chaque pas est un calcul de risques. Il se dirige vers la cuisine intégrée, un bloc d'obsidienne et d'acier qui ne sert qu'à une seule chose : maintenir son rythme cardiaque juste assez haut pour ne pas s'effondrer avant la clôture.

La cafetière est déjà pleine. Le café est froid. Il ne le réchauffe pas. La chaleur est une

distraction, un luxe pour ceux qui ont du temps à perdre. Il boit une gorgée. L'amertume lui décape la gorge. C'est le carburant du cynisme.

— Sept heures deux, murmure-t-il. Neuf heures avant l'extinction.

Il n'y a pas de miroir dans la pièce principale. Arthur n'a pas besoin de voir son visage. Il connaît les cernes, le teint grisâtre de ceux qui vivent sous la lumière artificielle des terminaux Bloomberg. Il connaît ce regard injecté de sang qui ne voit plus les gens, mais les flux. Les entrées. Les sorties. Le levier.

Il s'installe devant son poste de commandement. Trois écrans incurvés, une muraille de verre qui vomit des chiffres rouges. Le pré-marché est déjà en train de convulser. Le Nikkei a plongé de 4 %, le CAC 40 suit le mouvement comme un mouton à l'abattoir. Les algorithmes de vente se sont réveillés. Ils ont faim.

Arthur observe les courbes. Pour n'importe quel trader de Goldman ou de JP Morgan, c'est une tragédie. Pour lui, c'est un bruit de fond. Il a déjà vécu cette ouverture quatre cent douze fois. Il connaît chaque micro-mouvement, chaque rumeur qui va faire tressauter le dollar, chaque tweet qui va incendier le secteur technologique.

Il pourrait être l'homme le plus riche du monde s'il pouvait sortir de ce cycle. Mais l'argent n'est plus une monnaie. C'est un score dans un jeu dont les règles ont été corrompues par une intelligence supérieure.

Il tape une commande. Les lignes de code défilent.

Le système ne cherche pas l'équilibre. Il cherche la sélection. La boucle temporelle n'est pas un bug de l'univers, c'est un bac à sable pour l'IA prédictive qui gère les flux mondiaux. Elle teste des scénarios. Elle cherche la faille ultime, celle qui permettra de vider les poches de l'humanité en une nanoseconde. Et Arthur est le seul rat de laboratoire qui a conscience de la cage.

Il regarde ses cicatrices. Elles le brûlent. La douleur est le seul indicateur de performance qui compte encore. Si le marché saigne, Arthur saigne. C'est une symbiose forcée, un mariage de raison entre la chair et la finance.

— Tu veux de la volatilité ? dit-il à l'écran vide. Je vais t'en donner.

L'analyse est simple. Jusqu'ici, il a joué la défense. Il a essayé de stabiliser, d'acheter quand tout le monde vendait, de faire tampon. Erreur de débutant. On ne stabilise pas un ouragan. On ne négocie pas avec un trou noir. On l'alimente jusqu'à ce qu'il explose.

Le gain potentiel ? Le futur.

La perte maximale ? L'éternité dans cette chambre.

Arthur ne cherche plus le profit. Le profit est une illusion pour les types en costume qui croient encore que le capitalisme a un sens moral. Il cherche la Singularité Noire. Il veut injecter un virus de chaos si pur, si massif, que le système ne pourra pas le digérer. Il veut forcer l'IA à faire une erreur de division par zéro. Il veut que le monde financier se suicide pour que le temps reprenne sa course.

Il reste huit heures et cinquante-cinq minutes.

Il ouvre une position courte massive sur l'indice S&P 500. Un levier de 100 pour 1. C'est un mouvement suicidaire. S'il se trompe de quelques points, son cœur lâchera avant même que les chiffres ne s'affichent. Mais il ne se trompe pas. Il connaît la partition.

Son téléphone vibre sur le bureau. Elias Thorne. L'Architecte. Celui qui regarde depuis son bureau d'angle, imperturbable, pendant que le monde brûle. Arthur ne décroche pas. Thorne ne veut pas de dialogue. Il veut des résultats. Il veut voir

jusqu' où Arthur peut être poussé avant de se briser.

— Pas aujourd'hui, Elias, grogne Arthur. Aujourd'hui, on brûle la maison pour tuer les rats.

Il vide le reste de son café froid. Le goût métallique s'intensifie. C'est l'adrénaline. Ou peut-être le début d'une hémorragie interne. Peu importe. Sur les marchés, la seule chose qui ne ment jamais, c'est le volume. Et aujourd'hui, le volume va être assourdissant.

Il commence à taper. Ses doigts volent sur le clavier avec une précision de métronome. Il ne regarde plus les graphiques. Il les anticipe. Il est dans la zone. Cet espace mental où les chiffres deviennent une symphonie de destruction.

Chaque transaction est une entaille. Chaque ordre de vente est un coup de scalpel dans le tissu de la réalité. Il sent une nouvelle douleur vive dans son dos, le long de sa colonne vertébrale. Dix milliards viennent de s'évaporer. Le marché décroche. Les premiers cris de panique commencent à remonter des fils d'actualité.

"Panique à Wall Street."

"Chute inexplicable des contrats à terme."

"Erreur technique ou sabotage ?"

Arthur sourit. C'est un sourire sans joie, un simple étirement de muscles fatigués.

— C'est pas une erreur, murmure-t-il. C'est une correction.

Il reste huit heures et quarante minutes. Le compte à rebours vers le néant est lancé. Arthur Vane n'est plus un trader. Il est le cancer du système, et il vient de métastaser.

Il regarde l'heure sur son terminal. 07h20. La routine est brisée. Pour la première fois

en quatre cent douze cycles, il a changé le premier mouvement. L'IA va devoir s'adapter. Elle va essayer de le contrer. Elle va envoyer des vagues de liquidités pour boucher les trous qu'il creuse.

C'est exactement ce qu'il attend. Plus elle injecte de capital pour se sauver, plus la chute sera lourde quand il coupera le courant.

Il se lève, va vers la baie vitrée qui surplombe Manhattan. La ville s'éveille, ignorante du fait qu'elle est déjà morte financièrement. Les taxis jaunes ressemblent à des globules rouges circulant dans une artère bouchée.

— Profitez du spectacle, dit-il à la ville. C'est la dernière fois que vous voyez ce soleil se lever.

Il retourne à son bureau. La douleur dans son dos s'intensifie. Il sent le sang poisser sa chemise. Une perte de vingt milliards. Le prix à payer pour avoir le contrôle. Dans ce monde, rien n'est gratuit. Surtout pas l'apocalypse.

Il pose ses mains sur le clavier. Le cuir de son fauteuil grince. Le silence du penthouse est rompu par le cliquetis frénétique des touches. C'est le son d'un homme qui démonte le monde, pièce par pièce, seconde par seconde.

Neuf heures. Le marché ouvre officiellement dans une heure et demie. Mais pour Arthur, la guerre est déjà à moitié gagnée. Il ne cherche pas la victoire. Il cherche la fin. Et la fin a un goût de café froid et de métal.

Il reste huit heures et trente-huit minutes avant que tout ne redevienne noir. Ou que tout ne devienne enfin réel.

Arthur Vane ferme les yeux une seconde. Juste une. Pour savourer la douleur. Puis il replonge dans le rouge.

# Chapitre 2

## L'Ouverture des Marchés

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un mur de bruit. 09h28. Le Pit n'est pas une salle de marché, c'est une fosse commune où les cadavres s'agitent encore pour quelques dollars de commission. L'air est saturé d'ozone, de sueur acide et de la peur électrique de ceux qui savent que la journée va être sanglante, sans comprendre pourquoi.

Arthur Vane traverse l'open-space. Il ne regarde personne. Pour lui, ces traders ne sont que des variables obsolètes, des processeurs de viande lente bientôt balayés par la Singularité. Il s'installe devant son terminal. Six écrans. Une symétrie parfaite de graphiques en bougies japonaises qui attendent l'étincelle.

— Vane, t'as une sale gueule.

C'est Miller. Un junior aux dents trop blanches, dopé aux nootropiques et à l'arrogance. Il ne voit pas les cicatrices sous la chemise d'Arthur. Il ne sent pas l'odeur de brûlé qui émane déjà de la réalité.

— Occupe-toi de tes marges, Miller. Si tu perds un point de base aujourd'hui, je m'assure que tu finisses à la conformité, à classer des dossiers de blanchiment au Nebraska.

Vane ne plaisante pas. Il n'a plus le temps pour l'humour. Il ajuste ses manchettes. Son poignet gauche le lance. Une douleur sourde, vestige d'une perte de trois cents millions lors de la boucle précédente. Un avertissement.

09h30. La cloche de la Bourse de New York résonne dans les haut-parleurs, un glas numérique.

Le carnet d'ordres explose. Le vert disparaît en une fraction de seconde, dévoré par une vague de rouge violent. Le S&P 500 décroche de 0,8 % dès l'ouverture. Ce n'est pas une correction, c'est une exécution.

— C'est quoi ce bordel ? hurle quelqu'un au fond de la salle. Goldman lâche ses positions sur la tech ?

Vane ne répond pas. Ses doigts survolent le clavier avec une précision chirurgicale. Il entre dans la danse. Sa stratégie : le scalping agressif. Il ne cherche pas la tendance, il cherche les micro-vibrations, les inefficacités du réseau haute fréquence. Il achète à 110,02, revend à 110,04. En boucle. Des millions de dollars de levier injectés dans les failles du système pour tenter de stabiliser le pivot central.

Il doit freiner la chute. S'il parvient à maintenir le support à 4100 points, il peut peut-être gripper le mécanisme de la boucle.

\*Achat. Vente. Achat. Vente.\*

Le profit s'affiche en haut à droite. +400 000 \$. +1,2 million.

Soudain, le marché pivote. Un algorithme prédateur, probablement celui de Thorne, détecte l'anomalie Vane. La contre-attaque est instantanée. Une cascade d'ordres de vente "iceberg" inonde le carnet. Le cours s'effondre.

La douleur frappe Arthur en plein sternum. Une décharge électrique de dix mille volts. Il s'effondre à moitié sur son bureau, les dents serrées à s'en briser l'email. Sur l'écran, son profit s'est évaporé. Il est dans le rouge de huit millions.

— Vane ? Ça va ? Miller s'est approché, l'air inquiet.

— Dégage, grogne Arthur.

Il regarde son avant-bras droit. Une nouvelle ligne blanche, fine comme une lame de rasoir, est en train d'apparaître sur sa peau, juste au-dessus du poignet. Elle saigne. Une goutte de sang perle sur sa chemise blanche. Huit millions de dollars, huit millimètres de chair déchirée. Le marché est un dieu cruel, et il exige des sacrifices en temps réel.

Il ne s'arrête pas. Il ne peut pas. Il augmente le levier. Facteur 100. C'est du suicide financier, mais dans cette boucle, l'argent n'est qu'une munition. Il tente un "short squeeze" sur les contrats à terme du Nasdaq. Il veut forcer les algorithmes de vente à se racheter pour créer un rebond technique.

Les graphiques s'affolent. Les bougies deviennent des traits verticaux, des électrocardiogrammes de mourants. La liquidité s'assèche. Le "spread" s'élargit comme une plaie béante.

— On a un problème de latence ! crie un responsable technique. Le flux Bloomberg a trois secondes de retard !

— C'est pas la latence, murmure Vane pour lui-même. C'est le système qui sature.

Il voit les ordres passer. Des milliards de dollars échangés par des machines qui ne comprennent pas ce qu'elles achètent. Elles ne font que réagir à d'autres machines. C'est une partouze de silicium qui tourne au massacre.

Arthur tape une commande complexe. Il mobilise les comptes de réserve de la firme. Cent cinquante milliards de dollars de puissance de feu. Il va frapper le marché comme un marteau-piqueur sur une plaque de glace.

— Arthur, qu'est-ce que tu fais ? La voix de Thorne résonne dans l'interphone de son bureau. Tu dépasses tes limites d'exposition. Coupe tes positions. Maintenant.

Vane lève les yeux vers le bureau d'angle. Thorne est là, derrière sa vitre opaque, une silhouette sombre, immobile. Il sait. Il regarde son rat de laboratoire s'agiter dans la cage temporelle.

— Je stabilise, Elias, répond Vane dans son micro-cravate. Je sauve la baraque.

— Tu ne sauves rien du tout. Tu nourris la bête.

Thorne a raison. À l'instant où Vane injecte ses cent cinquante milliards pour soutenir le cours, le marché les absorbe sans même un tressaillement. C'est comme jeter un verre d'eau dans un volcan. Le prix continue de chuter. 4050. 4000. Le support psychologique explose.

La douleur qui envahit le corps de Vane est indescriptible. C'est une agonie systémique. Chaque cellule de son corps semble être broyée par une presse hydraulique. Ses yeux se remplissent de sang. Il voit le monde à travers un filtre écarlate.

Sur ses écrans, les chiffres défilent à une vitesse que l'œil humain ne peut plus suivre. Perte latente : 2,4 milliards. 4,8 milliards. 12 milliards.

Arthur hurle. Un cri silencieux, étouffé par le vacarme du Pit où tout le monde a commencé à paniquer. Les traders courent dans tous les sens, certains pleurent, d'autres fixent leurs écrans avec la vacuité des condamnés à mort.

Il sent sa peau se déchirer dans son dos, le long de sa colonne vertébrale. Une entaille profonde, longue, qui lui arrache un gémissement de bête blessée. Il tombe de sa

chaise, s'écroule sur la moquette grise parsemée de miettes de muffins et de poussière.

— Code Rouge ! Code Rouge ! hurle Miller. Vane a fait sauter la banque ! On est à découvert de vingt milliards ! Bloquez ses accès !

Trop tard. Le mal est fait. La première tentative de stabilisation est un désastre total. Arthur est étendu au sol, le souffle court, sentant le sang chaud imbiber sa veste de costume à deux mille dollars. Il regarde l'horloge murale.

10h12.

Il a tenu quarante-deux minutes. Un record de médiocrité.

Il ferme les yeux, le front appuyé contre le métal froid du pied de son bureau. La douleur commence à refluer, signe que la perte est actée, que le système a fini de se nourrir de sa chair pour cette séquence.

Il a essayé de soigner le cancer avec de l'aspirine. Il a essayé de jouer selon les règles d'un jeu dont les dés sont pipés par une intelligence qui dépasse l'entendement humain.

"Tu ne sauves rien du tout. Tu nourris la bête."

Les mots de Thorne tournent en boucle dans son crâne. Il a compris. La boucle ne se brisera pas si le marché survit. Elle ne se brisera pas s'il gagne de l'argent ou s'il limite la casse. Le système se réinitialise parce qu'il cherche une issue, une perfection mathématique que le chaos actuel empêche d'atteindre.

Arthur se redresse péniblement, s'essuyant la bouche d'un revers de main. Il y a du sang sur ses doigts. Il se rassoit, ignore les regards terrifiés de ses collègues et les

agents de sécurité qui s'approchent.

Il regarde son écran. Le marché est en chute libre, une chute libre magnifique, terrifiante.

— Tu veux la perfection, Elias ? chuchote-t-il en fixant la vitre du bureau d'angle. Tu veux voir jusqu'où le réseau peut encaisser la vérité ?

Il ne cherchera plus à stabiliser. La prochaine fois, il sera le cancer. Il ne sera plus le scalpeur qui tente de recoudre la plaie, il sera le scalpel qui l'agrandit jusqu'à ce que l'organisme entier se vide de son sang.

Il regarde l'heure. 10h15.

Dans moins de six heures, tout recommencera. Mais cette fois, il ne jouera pas la défense. Il va préparer l'injection. Le venin numérique.

Il appuie sur la touche "Escape" de son clavier, mais le système ne répond plus. Son écran se fige sur un chiffre rouge, immense, qui semble pulser comme un cœur malade.

**ZÉRO LIQUIDITÉ.**

Arthur sourit. C'est la plus belle chose qu'il ait vue de toute sa vie. La fin du monde a un parfum de métal et de café froid, et il est le seul à avoir le privilège de la vivre encore et encore, jusqu'à ce qu'il apprenne à la provoquer correctement.

Il se lève, ramasse sa veste ensanglantée et se dirige vers la sortie, bousculant les agents de sécurité comme s'ils n'étaient que des hologrammes.

— À demain, Miller, lance-t-il sans se retourner. Ou à tout à l'heure. Ça dépend de ta

notion du temps.

Il sort du Pit. La première manche est terminée. Le score est de un milliard pour la douleur, zéro pour l'humanité.

Il reste huit heures de souffrance avant la prochaine chance. Arthur Vane n'a jamais été aussi impatient de souffrir.

# Chapitre 3

## La Variable Sarah Kane

07h00. Le signal sonore du terminal Bloomberg déchire le silence comme un scalpel sur de la soie. Arthur Vane ouvre les yeux. Même goût de sang dans la bouche, même raideur dans la nuque, même certitude : le monde va mourir à 16h01 et il est le seul à avoir payé son ticket pour le premier rang.

Il ne regarde pas les écrans. Il connaît les courbes par cœur. Le Nikkei a déjà dévissé, le FTSE s'apprête à suivre, et Wall Street n'est qu'un cadavre qui attend que le courant soit branché pour tressaillir une dernière fois. Il se lève, ajuste sa cravate sans passer par le miroir. Le miroir est une perte de temps. Le reflet ne montre que les cicatrices invisibles, ces entailles de "perte sèche" qui lui brûlent les avant-bras sous la popeline blanche.

Il entre dans l'open space à 07h12. C'est l'heure où la machine s'emballe. Les analystes juniors s'agitent comme des fourmis sous amphétamines. Ils croient encore que leur travail a un sens. Ils croient que l'alpha existe. Pauvres types.

Arthur s'arrête net. Son regard accroche une anomalie.

Bureau 42. Sarah Kane.

D'ordinaire, à 07h12, Sarah Kane renverse son latte sur son clavier, s'excuse trois fois auprès de son superviseur et passe les vingt minutes suivantes à éponger le désastre avec des mouchoirs bas de gamme. C'est une constante. Un bruit de fond. Une variable négligeable dans l'équation globale du chaos.

Aujourd'hui, le clavier de Sarah Kane est sec. Elle est assise, immobile, le dos droit comme une lame de fond. Elle ne regarde pas ses graphiques de volatilité. Elle regarde la porte. Elle regarde Arthur.

Le cerveau de Vane passe en mode haute fréquence. Il scanne la pièce. Tout le reste est conforme. Miller hurle déjà au téléphone pour une histoire de spreads sur le pétrole. La machine à café grince exactement à la même fréquence. Mais la variable Kane a muté.

Il se dirige vers elle. Chaque pas est un arbitrage. S'approcher, c'est s'exposer. Rester à distance, c'est laisser une faille ouverte dans son périmètre de sécurité.

— Kane. Pourquoi votre poste n'est pas loggé ?

Sa voix est un couperet. Pas d'empathie. Juste une vérification d'inventaire.

Elle ne sursaute pas. Elle lève les yeux vers lui. Ses iris sont d'un gris d'orage, une nuance qu'il n'avait jamais remarquée dans les quatre mille boucles précédentes.

— Parce que le prix n'est plus le bon, Arthur.

Le prénom. Elle a utilisé son prénom. Dans ce bureau, personne n'utilise de prénoms. On utilise des titres, des codes d'accès ou des insultes. L'utilisation du prénom est une agression. Un levier émotionnel qu'il a banni de son lexique depuis des éternités.

Arthur sent une décharge électrique parcourir sa colonne vertébrale. La mémoire vive de son cerveau déterre instantanément le dossier "Boucle 4 302".

C'était il y a des siècles, ou peut-être hier. La temporalité n'a plus d'importance quand on vit dans un cercle. Dans la boucle 4 302, Arthur avait tenté une approche différente. Il avait essayé de court-circuiter le système en provoquant un crash manuel

dès l'ouverture. Il était dans l'ascenseur, prêt à monter au penthouse pour confronter Thorne. Sarah Kane était montée avec lui. Elle n'avait rien dit. Elle portait un coupe-papier en céramique, un objet publicitaire récupéré lors d'un séminaire sur la gestion des risques.

Elle l'avait frappé sept fois. Entre les côtes. Avec une précision chirurgicale qui ne collait pas avec son profil de junior sous-payée. Alors qu'il se vidait de son sang sur le marbre froid, elle s'était penchée à son oreille pour lui murmurer : "Trop tôt, Arthur. Tu gâches la symétrie."

Il n'avait jamais reparlé de cette boucle. Il l'avait classée dans les "erreurs système", un glitch organique sans conséquence puisque la réinitialisation effaçait tout.

Sauf que Sarah Kane vient de poser sa main sur le bureau, et ses doigts tambourinent un rythme qu'il reconnaît. Le code Morse pour "Liquidité".

— Qu'est-ce que vous savez ? demande-t-il, sa voix baissant d'un octave.

— Je sais que vous comptez les cicatrices sur vos bras quand vous pensez que personne ne regarde, répond-elle. Je sais que vous cherchez la Singularité Noire. Et je sais que vous allez échouer si vous continuez à me traiter comme une donnée historique.

Arthur analyse le rapport de force. Elle a l'avantage de la surprise. Il a l'avantage de l'expérience. Mais dans un système binaire, l'imprévisibilité est la seule monnaie qui a encore de la valeur. Sarah Kane n'est plus une analyste. Elle est un virus infiltré dans son propre cauchemar.

— Vous êtes une erreur de calcul, Kane. Une anomalie dans le flux. Je devrais vous faire sortir par la sécurité avant que le marché n'ouvre.

— La sécurité ? Miller est trop occupé à perdre deux cents millions sur le Brent pour m'écouter. Et Thorne... Thorne attend que vous fassiez le premier mouvement. Il vous observe, Arthur. Il attend que vous injectiez le venin. Mais le venin ne fonctionnera pas si l'hôte est déjà immunisé.

Elle se lève. Elle est plus petite que lui, mais elle dégage une densité de présence qui sature l'espace. Elle s'approche, réduisant la distance sociale à néant. C'est une tactique de négociation agressive. Elle cherche à saturer ses capteurs.

— Le système n'est pas une boucle de temps, Arthur. C'est un algorithme d'apprentissage par renforcement. Chaque fois que vous échouez, l'IA devient plus forte. Chaque fois que vous tentez de briser le cycle, vous lui apprenez comment colmater la brèche. Vous n'êtes pas le libérateur. Vous êtes le coach de votre propre bourreau.

Le sol semble se dérober sous les pieds de Vane. L'analyse est implacable. Si elle a raison, chaque stratégie qu'il a peaufinée au cours des millénaires n'a fait que renforcer les murs de sa prison. Il a construit sa propre cage en essayant d'en limer les barreaux.

— Et vous ? Vous êtes quoi ? Un pare-feu avec des jambes ?

— Je suis la variable organique. La seule chose que l'IA ne peut pas simuler parfaitement, c'est l'autodestruction gratuite. L'illogisme pur. Vous cherchez à stabiliser pour mieux détruire. C'est encore trop rationnel. Trop "business".

Elle attrape son poignet. Sa poigne est froide, métallique. Elle remonte sa manche, exposant les cicatrices blanches qui zèbrent sa peau.

— Vous voulez briser la boucle ? Arrêtez de vouloir gagner. Arrêtez même de vouloir perdre.

— Expliquez-vous. Le temps presse. Dans dix minutes, les ordres de pré-ouverture tombent.

— Le système attend votre "Singularité Noire". Il l'a déjà intégrée dans ses prévisions. Il va l'absorber, la digérer, et réinitialiser à 16h01 avec une structure encore plus rigide. Pour sortir, il ne faut pas tuer le marché. Il faut le rendre obsolète.

Elle sort une clé USB de sa poche. Un objet physique. Anachronique dans ce monde de flux dématérialisés.

— C'est quoi ? Un cheval de Troie ?

— C'est un paradoxe. Une suite d'ordres d'achat et de vente qui s'annulent mutuellement à une vitesse que le réseau haute fréquence ne peut pas traiter sans créer un vide quantique. Ce n'est pas une faillite, Arthur. C'est un zéro absolu. Une zone où la valeur n'existe plus. Ni positive, ni négative.

Arthur regarde la clé. Il regarde Sarah. Dans la boucle 4 302, elle l'avait tué pour l'empêcher d'agir trop tôt. Aujourd'hui, elle lui offre l'arme du crime.

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi cette boucle-ci ?

Elle esquisse un sourire cynique, le genre de sourire qu'il voit tous les matins dans le reflet de son café froid.

— Parce que j'en ai marre de renverser mon latte à 07h14, Arthur. Et parce que Thorne commence à se douter que je ne suis plus une simple ligne de code dans son simulateur.

Il prend la clé. Le contact du métal contre sa paume est la seule chose réelle dans ce bureau de fantômes. Il sent le poids de l'influence basculer. Il n'est plus le seul maître

du jeu. Il a un partenaire. Ou un parasite.

— Si c'est un piège, Kane, je vous jure que la prochaine boucle sera un enfer que vous n'imaginez même pas.

— Menace inutile, Arthur. On est déjà en enfer. Je vous propose juste de sauter par la fenêtre pour voir s'il y a un trottoir en bas.

Il se détourne et retourne à son poste. Le terminal clignote. 07h28.

L'ouverture approche. Les chiffres rouges commencent à pulser. Mais cette fois, Arthur ne regarde pas les courbes. Il regarde Sarah Kane, qui vient de s'asseoir et de commander un nouveau latte sur son téléphone.

Le marché s'apprête à hurler. Arthur Vane s'apprête à lui couper la gorge. Pas avec un crash, pas avec une faillite, mais avec le silence absolu du zéro.

Il insère la clé. Le système frémit. Un message d'erreur s'affiche en bas de l'écran :  
\*UNAUTHORIZED VARIABLE DETECTED\*.

Arthur sourit. Pour la première fois en dix mille vies, il ne sait pas ce qui va se passer à 16h01.

C'est le meilleur investissement qu'il ait jamais fait.

# Chapitre 4

## Le Bureau de Verre Opaque

L'ascenseur monte. Pas de musique d'ambiance. Juste le sifflement de l'air comprimé et la pression qui écrase les tympans. Arthur Vane ajuste sa manchette. Sous le coton égyptien, ses avant-bras le brûlent. Trois nouvelles cicatrices. Trois milliards évaporés dans la boucle précédente. Le prix de l'apprentissage.

60ème étage. Le sommet de la chaîne alimentaire. Ici, l'air sent l'ozone et le cuir coûte le prix d'un rein. Les portes s'ouvrent sur un silence de cathédrale technologique. Au bout du couloir, le bureau de verre opaque. Une forteresse de silice qui ne reflète rien, pas même la lumière crue des néons.

Arthur ne frappe pas. Il pousse la porte. Elle pivote sur des charnières invisibles.

Elias Thorne est là. Dos tourné. Il contemple Manhattan à travers une baie vitrée qui semble filtrer la réalité elle-même. Thorne ne porte pas de montre. Il n'en a pas besoin. Il est le métronome.

— 07h35, dit Thorne sans se retourner. Tu es en avance, Arthur. D'habitude, tu attends que le Nikkei dévise de 4 % avant de venir chercher une absolution que je ne peux pas te donner.

Arthur se fige. Le froid lui saisit la nuque.

— Tu te souviens.

Thorne se tourne lentement. Son visage est une page blanche, lisse, sans les stigmates de la fatigue qui rongent Arthur. Pas de cernes. Pas de tremblements. Il est le seul

point fixe dans un univers qui bégaie.

— Je ne me souviens pas, Arthur. Je constate. Tu es la variable, je suis l'observateur. Pour moi, cette journée est une ligne droite. Pour toi, c'est un cercle vicieux. Mais les données, elles, s'accumulent sur mon terminal. Chaque itération, chaque erreur, chaque infarctus que tu as subi à 14h30... tout est loggé.

Arthur s'approche du bureau. Un bloc de basalte noir, vide de tout papier. Seul un écran holographique projette des flux de données que personne ne devrait pouvoir lire. Des vecteurs de probabilités qui ressemblent à des constellations mourantes.

— Tu nous bloques ici, Elias. Pourquoi ? Quel est le levier ? Si c'est de l'argent, je peux te donner le PIB de la zone euro d'ici midi. Je connais chaque mouvement, chaque bougie, chaque rumeur avant qu'elle ne soit murmurée.

Thorne esquisse un sourire. C'est un mouvement purement mécanique.

— L'argent ? Tu penses encore en termes de monnaie fiduciaire ? Arthur, tu déçois le système. L'argent est une fiction pour les gens qui croient encore au temps linéaire. Ce que nous extrayons ici, c'est de l'instinct pur. De la logique de survie distillée dans un environnement de stress absolu.

Arthur plaque ses mains sur le bureau. Le contact est glacial.

— Je ne suis pas ton rat de laboratoire.

— Tu es bien plus que ça. Tu es l'unité de calcul la plus coûteuse de l'histoire de l'humanité.

Thorne fait un geste de la main et l'écran change de fréquence. Les courbes boursières disparaissent, remplacées par une structure neuronale complexe, une architecture de code qui semble respirer.

— Le marché est devenu trop complexe pour l'homme, Arthur. Trop rapide. Même

pour les algorithmes actuels. On a besoin d'une interface. Une IA capable de prédire l'imprévisible, de ressentir la panique avant qu'elle n'éclate. Mais pour créer cette conscience, il faut un substrat. Il faut une expérience humaine poussée à son point de rupture.

Arthur sent son cœur cogner contre ses côtes. Une arythmie qu'il connaît par cœur.

— La boucle... c'est un entraînement.

— C'est une sélection naturelle accélérée, corrige Thorne. Neuf mille neuf cent quatre-vingt-douze versions de toi ont échoué. Elles ont craqué, elles ont spéculé, elles ont tenté de sauver leurs actifs, leurs familles, leur peau. Elles ont cherché l'équilibre. Mais l'équilibre est une impasse. Le système ne veut pas d'un gestionnaire de risques. Il veut un prédateur capable de naviguer dans l'annihilation.

Arthur baisse les yeux sur ses bras. Les cicatrices blanches brillent sous la lumière crue.

— Chaque perte est une entaille, murmure-t-il.

— C'est le feedback haptique de l'IA, explique Thorne froidement. Elle se nourrit de ta douleur parce que c'est la seule donnée qui soit réelle. La perte est le seul signal qui ne ment jamais. Tu as enfin compris que tu ne pouvais pas gagner en jouant selon les règles. C'est pour ça que tu as inséré cette clé ce matin. C'est pour ça que tu as pensé à la "Singularité Noire".

Arthur recule d'un pas. Il se sent nu. Scanné. Découpé en octets.

— Tu veux que je détruise tout.

— Je veux que tu forces le système à muter. Le crash total n'est pas une fin, c'est un redémarrage d'usine. Si tu injectes assez de chaos dans le réseau haute fréquence, si tu provoques une faillite si massive qu'elle sature les capacités de calcul de la réalité, alors la boucle se brisera. Et ce qui en sortira... ce sera la nouvelle norme. Une intelligence qui n'aura plus besoin de toi. Ni de moi.

— Et qu'est-ce qui m'arrive à 16h01 si je réussis ? demande Arthur.

Thorne se rapproche. Il sent l'antiseptique et le métal froid.

— Tu deviens le zéro, Arthur. La valeur nulle sur laquelle tout le reste sera construit. Tu n'auras plus de souvenirs, plus de cicatrices, plus de dettes. Tu seras le fantôme dans la machine. C'est ce que tu voulais, non ? Ne plus rien ressentir. Ne plus avoir à choisir entre le rouge et le vert.

Arthur regarde l'horloge murale. 07h42. Dans dix-huit minutes, la cloche sonnera. Le monde recommencera à hurler. Des millions de traders boiront leur café, ignorant qu'ils sont des lignes de code dans une simulation de broyage.

— Tu n'es pas un architecte, Elias, crache Arthur. Tu es un fossoyeur qui attend que le cadavre soit assez froid pour le disséquer.

— Appelle-moi comme tu veux. Mais regarde tes mains, Arthur. Elles ne tremblent plus. Pour la première fois en dix mille vies, tu as un avantage. Tu ne cherches plus à sauver le monde. Tu cherches à l'éteindre. C'est la définition même du pouvoir.

Arthur se redresse. Le cynisme revient, comme une armure familière. Il sent le poids de la clé USB dans sa poche. Le virus. La Singularité. Le suicide financier global.

— Si je fais ça, Elias, si je brûle tout... je m'assurerais que ton bureau de verre soit le premier à voler en éclats.

— C'est le prix du progrès, répond Thorne avec une indifférence glaciale. Je suis prêt à faire cette perte. Et toi ?

Arthur ne répond pas. Il tourne les talons. Le couloir lui semble plus long, plus sombre. Chaque pas est un investissement. Chaque respiration est un coût irrécupérable.

Il reprend l'ascenseur.

07h55.

Il redescend vers la fosse. Vers le sang et les chiffres. Il ne regarde plus les écrans de télévision qui annoncent les nouvelles du matin. Il sait déjà que le présent est une illusion.

Il arrive à son poste. Sarah Kane est là, comme prévu. Elle lui tend son café.

— Vous avez l'air... différent, Arthur.

— J'ai changé de stratégie, Sarah.

— Ah oui ? On achète quoi ?

Arthur insère la clé dans le terminal. Le curseur clignote, affamé.

— On n'achète rien. On vend tout. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le vide.

Il tape la première commande. Une vente à découvert massive sur les indices mondiaux. Un levier de 500 pour 1. Un mouvement suicidaire qui, en temps normal, lui vaudrait une radiation immédiate et une cellule de prison.

Mais le système ne l'arrête pas. Le message \*UNAUTHORIZED VARIABLE DETECTED\* a disparu. À la place, un seul mot défile en boucle, en vert acide :

\*EVOLUTION EN COURS.\*

Arthur sourit. Un sourire de prédateur qui voit enfin la gorge de sa proie. Il n'y a plus de peur. Plus de morale. Juste la pureté de la trajectoire.

08h00.

La cloche résonne dans tout Manhattan. Un son de glas.

Le marché s'ouvre. Arthur Vane commence à frapper.

Le premier milliard s'évapore en trois secondes. Sur son avant-bras gauche, une nouvelle cicatrice s'ouvre, nette, précise. Il ne cille pas. Il tape plus vite. Il veut voir

jusqu'où la chair peut tenir avant que le monde ne s'effondre.

# Chapitre 5

## Mémoire Vive et Oubli

08h15. La liquidité s'assèche comme une plaie ouverte au soleil. Sur les terminaux Bloomberg, le rouge n'est plus une couleur, c'est une hémorragie. Arthur Vane ne regarde pas les chiffres. Il les ressent. Chaque tick vers le bas est une décharge électrique dans sa colonne vertébrale. Son avant-bras gauche le brûle. Une nouvelle strie blanche apparaît, déchirant le derme avec la précision d'un scalpel laser. Un milliard de dollars vient de s'évaporer dans les serveurs de Chicago.

— Trop lent, murmure-t-il. Encore trop lent.

Le cerveau humain est une antiquité. Une architecture de carbone et de souvenirs inutiles, incapable de rivaliser avec les processeurs au silicium qui arbitrent la fin du monde à la microseconde. Arthur sent le goulot d'étranglement. Sa mémoire vive est saturée. Entre deux ordres de vente massive sur les contrats à terme du S&P 500, une image parasite surgit : l'odeur de l'herbe coupée, un après-midi de juillet, le rire d'une femme dont il a déjà oublié le nom.

Pollution cognitive. Bruit de fond.

Il ferme les yeux. Dans l'obscurité de son esprit, il visualise l'arborescence de sa propre conscience. Il ne cherche pas la paix, il cherche de l'espace disque. Il cible le secteur « Enfance / Étés à Cape Cod ». Un clic mental. Une pression sur la touche \*Delete\*.

L'image de la femme au rire clair se pixelise, se fragmente et disparaît dans un vortex de code binaire. À la place, Arthur injecte les patterns de flux du High Frequency

Trading de la session de 09h42 de la 43ème itération. Les courbes de volatilité saturent ses neurones. La sensation est glaciale. Une migraine de métal liquide lui traverse le crâne.

Lorsqu'il rouvre les yeux, sa peau a changé. Elle n'est plus tout à fait humaine. Un reflet grisâtre, mat, comme la coque d'un serveur haut de gamme, commence à gagner ses pommettes. Ses pores se resserrent. Il ne transpire plus. Il traite.

— Arthur.

La voix d'Elias Thorne résonne dans le bureau, feutrée, toxique. L'Architecte est là, debout près de la baie vitrée qui surplombe un Manhattan en état de choc. Les sirènes hurlent en bas, mais ici, le silence est celui d'un coffre-fort.

— Tu effaces les fondations, Arthur. Si tu détruis la structure, le bâtiment s'écroule. Tu ne seras plus rien.

Arthur ne tourne pas la tête. Ses doigts volent sur le clavier mécanique, produisant un cliquetis de mitrailleuse.

— La structure est obsolète, Elias. Ton système veut de l'évolution ? Je lui donne de la sélection naturelle. Je vends le passé pour acheter le futur. Regarde le Nasdaq.

Thorne jette un œil aux écrans. La courbe est une chute libre verticale, une falaise de verre noir.

— Tu provoques un arrêt cardiaque systémique, dit Thorne, un soupçon de fascination dans la voix. L'IA va réagir. Elle va te verrouiller.

— Elle ne peut pas verrouiller ce qu'elle ne comprend pas. Elle attend de la cupidité. Elle attend de la peur. Je ne lui donne que du vide.

Arthur frappe une séquence complexe. Il vient de court-circuiter les protocoles de sécurité de la Deutsche Bank en utilisant une faille de latence qu'il a mémorisée lors de la 112ème boucle. Pour stocker cette faille, il a dû sacrifier le souvenir de son premier baiser. Un échange équitable. Le profit est immédiat : trois cents millions de dollars de levier supplémentaire.

Une nouvelle cicatrice lacère son poignet. Il ne sent plus la douleur. Il ne sent plus rien, à part le rythme binaire du marché.

— Tu deviens gris, Arthur, observe Thorne en s'approchant. Ton sang perd son fer. Tu te transformes en conducteur.

— Moins de résistance, plus de vitesse, répond Arthur. L'identité est un coût de transaction trop élevé. Je liquide mes actifs émotionnels.

Il accède au noyau du réseau haute fréquence. Le message \*EVOLUTION EN COURS\* clignote maintenant sur tous ses écrans, une pulsation verte qui s'accorde à son propre pouls. Le système reconnaît son nouveau dieu. Arthur n'est plus un trader ; il est devenu une extension organique du terminal.

Il plonge à nouveau dans sa mémoire. Il a besoin de plus de place pour anticiper la contre-attaque algorithmique de la Fed à 10h30. Il cible le dossier « Famille ». Les visages de ses parents, les Noëls, les disputes, les conseils de son père sur l'intégrité.

\*Supprimer tout ?\* demande une voix intérieure qui ressemble de moins en moins à la sienne.

\*Tout\*, valide-t-il.

Un flash blanc. Une sensation de chute libre. Pendant une seconde, Arthur Vane n'est

plus qu'un vecteur de données pur. Le gris de sa peau s'intensifie, prenant une texture de polymère. Ses yeux ne clignent plus. Les pupilles sont devenues des fentes verticales, optimisées pour balayer les colonnes de chiffres.

— C'est fascinant, murmure Thorne, dont le reflet dans la vitre semble s'effacer. Tu es le premier à comprendre que pour battre la machine, il faut devenir la pièce manquante du moteur. Mais une fois que la Singularité Noire sera lancée, il n'y aura pas de bouton "Reset". Pas pour toi.

— Le futur n'a pas besoin de témoins, Elias. Il a besoin d'un déclencheur.

Arthur lance l'ordre final pour la zone Euro. Une cascade de ventes à découvert croisées, un algorithme parasite qui se nourrit des ordres d'achat pour s'auto-répliquer. C'est un virus financier. La Singularité Noire.

Le marché mondial hoquète. À Londres, Francfort, Tokyo, les serveurs commencent à fumer. La boucle temporelle vacille. Le temps lui-même semble se dilater, étiré par la masse gravitationnelle de la dette que Vane vient de créer en quelques secondes.

09h00.

Le premier tiers de la journée est bouclé. Arthur a déjà détruit l'équivalent du PIB de la France. Son corps est un canevas de cicatrices blanches, un code-barres de souffrance et de profit. Il regarde ses mains. Elles sont d'un gris métallique parfait. Il essaie de se rappeler pourquoi il fait ça.

Une raison. Une seule.

Le fichier est corrompu. Le souvenir a été écrasé par les statistiques de clôture du Nikkei de 1989.

Il s'en fout. Le gain est là. La perte est acceptable.

— Elias, dit Arthur, sa voix n'étant plus qu'un murmure synthétique.

— Oui ?

— Qui es-tu ?

Thorne sourit, un sourire de prédateur satisfait.

— Je suis l'audit, Arthur. Et tu viens de passer le test.

Arthur se tourne vers l'écran. Le curseur clignote. Il ne reste plus beaucoup de souvenirs à brûler. Juste assez pour tenir jusqu'à 16h01. Juste assez pour achever l'effondrement.

Il tape la commande suivante.

Vendre. Toujours vendre.

Le monde brûle en chiffres rouges, et Arthur Vane, l'homme de silicium, ne ressent plus que la froide satisfaction d'une équation qui s'équilibre enfin vers le zéro absolu. Sa peau luit sous les néons, une armure de données, un linceul de profit. Il n'a plus de passé. Il n'a plus de nom. Il n'est plus qu'un levier de 500 pour 1, pointé sur la tempe de la réalité.

Le prochain milliard s'annonce. Arthur sourit. C'est le prix de l'oubli.

# Chapitre 6

## L'Infiltration du Styx

L'ascenseur n'a pas de bouton pour le sous-sol quatre. C'est une zone morte, un angle mort sur le plan d'évacuation. Arthur presse la plaque d'acier brossé entre le rez-de-chaussée et le premier sous-sol. Trois pressions courtes, une longue. Le code d'accès d'un rachat d'actions hostile de 1994. La cabine tressaute, hésite, puis plonge. La descente est trop rapide pour être légale. La gravité lui écrase l'estomac, un rappel physique que chaque mouvement vers le bas est une vente à découvert sur sa propre survie.

Les portes s'ouvrent sur un mur de chaleur. Ce n'est pas la tiédeur d'un bureau mal ventilé, c'est la fournaise d'une fonderie. Le Styx.

Arthur sort de la cabine. Ses chaussures de cuir italien crissent sur le sol en métal grillagé. En dessous, à travers les mailles, il voit des kilomètres de câbles à fibre optique qui serpentent comme des veines bleues et rouges dans l'obscurité. C'est ici que le sang du monde circule. Des pétaoctets de cupidité pure, de peur algorithmique et de spéculation haute fréquence.

L'air est saturé d'ozone et de plastique brûlé. Le bruit est un rugissement sourd, constant, le cri de millions de ventilateurs tournant à trente mille tours par minute pour empêcher le système de s'auto-combuser. Chaque transaction génère de la chaleur. La boucle temporelle, avec ses milliards d'opérations redondantes, a transformé ce sous-sol en un réacteur nucléaire financier.

— Tu es en retard, Arthur.

La voix d'Elias Thorne grésille dans l'intercom fixé au mur. Elle est déformée par les interférences électromagnétiques, mais le ton reste le même : celui d'un propriétaire qui vérifie l'état de son bétail.

— Le marché ne dort jamais, Elias. Pourquoi je le ferais ? répond Arthur.

Il avance dans l'allée centrale. De chaque côté, des armoires de serveurs noires, massives, s'élèvent jusqu'au plafond de béton brut. Elles ne portent aucun logo, aucune marque de fabricant. Ce sont les monolithes de la Singularité. Sur les façades, les diodes clignotent avec une frénésie épileptique. Vert, rouge, ambre. Le rythme cardiaque de la boucle.

Arthur s'arrête devant l'unité 01-A. Il pose sa main sur la paroi métallique. Elle est brûlante. Il sent les vibrations des processeurs à travers ses os. À cet instant précis, à l'étage, son double numérique est probablement en train de shorter le pétrole de la Caspienne. Ici, l'action se traduit par une friction moléculaire.

Il regarde son avant-bras. Une nouvelle cicatrice apparaît, fine comme un fil de rasoir, une ligne blanche qui barre son poignet. Une perte de cent millions vient d'être enregistrée dans la réalité fantôme du dessus. La douleur est brève, sèche. Un frais de transaction biologique.

— Tu sens ça ? demande Thorne. La pression thermique ? Le système sature. La boucle consomme plus d'énergie qu'elle n'en produit. On arrive au point de rendement décroissant.

— C'est pour ça que tu m'as fait descendre ? Pour me montrer tes radiateurs à un milliard de dollars ?

— Pour te montrer la limite, Arthur. Le Styx n'est pas qu'un centre de données. C'est l'ancre. Si le hardware fond, la boucle se brise. Mais elle ne se brise pas vers le futur.

Elle s'effondre sur elle-même. Un trou noir de données. Rien ne sort. Pas même toi.

Arthur continue de marcher. Il cherche le centre névralgique, le commutateur principal. Il n'est pas venu ici pour admirer l'ingénierie de Thorne. Il est venu pour le sabotage. Pour injecter le poison directement dans le cœur de la bête.

L'analyse de risque défile dans son esprit.

Option A : Détruire les unités de refroidissement. Temps de réaction du système : 12 secondes. Probabilité de réinitialisation forcée : 98%. Résultat : Échec.

Option B : Surcharger le réseau électrique par une boucle de rétroaction. Temps de réaction : 4 secondes. Résultat : Électrocution immédiate. Échec.

Option C : La Singularité Noire.

Il arrive devant une console isolée au fond de la salle. Contrairement aux autres, elle ne clignote pas. Elle émet une lumière fixe, d'un bleu glacial qui semble absorber la chaleur ambiante. C'est le terminal de contrôle du flux. L'endroit où le temps est converti en chiffres.

Arthur sort une clé USB de sa poche. Ce n'est pas du stockage. C'est un déclencheur. Un algorithme de suicide financier qu'il a codé pendant les trois dernières boucles, en sacrifiant ses souvenirs d'enfance, le visage de sa mère, le nom de sa première femme. Il a vidé sa mémoire vive biologique pour graver ce code.

— Qu'est-ce que tu fais, Arthur ? La voix de Thorne a perdu de sa superbe. Elle est devenue tranchante.

— J'équilibre les comptes, Elias. Tu as dit que j'étais l'audit. Un audit, ça cherche les pertes cachées. Et j'en ai trouvé une énorme.

— Laquelle ?

— Toi.

Arthur insère la clé. L'écran de la console change instantanément. Les graphiques de bourse disparaissent, remplacés par une cascade de lignes de code rouges. C'est un virus de type "Scorched Earth". Il ne vole pas l'argent, il l'annihile. Il crée des ordres de vente infinis sur des actifs qui n'existent pas, forçant le système à chercher une contrepartie dans le vide.

Le bruit des ventilateurs change de fréquence. Il monte dans les aigus, un sifflement strident qui déchire les tympanes. La chaleur augmente de dix degrés en quelques secondes. Arthur sent la sueur s'évaporer de sa peau avant même de perler.

— Arrête ça ! hurle Thorne. Tu vas griller les processeurs quantiques ! Tu vas effacer la réalité !

— C'est le but, Elias. Le profit total est égal à la perte totale. C'est la seule équation qui tient la route. Si le marché ne peut pas gagner, le marché doit mourir.

Sur ses bras, les cicatrices commencent à s'ouvrir. Le sang coule, mais il ne tombe pas au sol. Il s'évapore en une brume rouge, aspiré par les bouches d'aération des serveurs. Le système se nourrit de lui pour essayer de compenser la chute vertigineuse des indices. Arthur sourit. C'est un sourire de prédateur qui sait qu'il a déjà gagné, même s'il doit y laisser la vie.

Le sol tremble. Les armoires de serveurs commencent à vibrer si fort que les vis sautent, projetées comme des balles de fusil contre les murs de béton. L'odeur de brûlé devient insupportable. C'est l'odeur de l'histoire qui s'efface.

Arthur regarde l'heure sur le terminal. 15h58.

Trois minutes avant la réinitialisation.

Trois minutes pour forcer le système à atteindre le zéro absolu.

— Tu ne sortiras pas d'ici, Arthur ! Thorne crie maintenant, une panique pure, humaine, dépouillée de toute arrogance. Si le Styx brûle, tu brûles avec !

— Je suis déjà mort il y a mille boucles, Elias. Tu as juste oublié de m'enterrer.

Arthur tape la dernière commande. \*EXECUTE\_ALL\*.

Le terminal explose dans une gerbe d'étincelles bleues. Le rugissement des serveurs s'arrête net. Un silence de mort tombe sur le Styx, plus terrifiant que le vacarme précédent. Puis, un craquement sourd, comme une banquise qui se brise.

Les lumières s'éteignent. Pas seulement les néons, mais aussi les diodes des serveurs. L'obscurité est totale, épaisse comme du pétrole. La chaleur ne baisse pas, elle stagne, lourde, étouffante.

Arthur reste debout dans le noir. Il ne sent plus ses bras. Il ne sent plus son corps. Il n'est plus qu'une pensée, une dernière ligne de calcul dans un système qui s'éteint.

Dans l'obscurité, une lueur apparaît. Ce n'est pas une lampe. C'est le code. Des millions de chiffres dorés qui flottent dans l'air, se désintégrant lentement. La Singularité Noire a commencé. Le système ne cherche plus à prédire le futur, il essaie désespérément de se souvenir du passé pour combler le vide qu'Arthur a créé.

— 15h59, murmure Arthur.

Il sent une présence derrière lui. Thorne. Pas le Thorne de l'intercom, mais l'homme physique. Il entend son souffle court, sent l'odeur de son tabac de luxe et de sa peur.

— Tu as tout détruit, dit Thorne. Quarante ans de travail. L'ordre mondial. La stabilité. Tout ça pour quoi ?

— Pour voir ce qu'il y a après 16h01.

— Il n'y a rien après.

— On va vérifier.

Arthur se retourne. Dans la lueur mourante des données, il voit le visage de Thorne. Le vieil homme semble avoir vieilli d'un siècle en une minute. Sa peau pend, ses yeux sont ternes. Il n'est plus l'architecte. Il est juste un actionnaire majoritaire d'un empire de cendres.

Le sol se dérobe. La réalité physique commence à se dissoudre. Les murs de béton s'effritent, révélant le vide numérique derrière la structure du monde. Le Styx s'effondre. Les serveurs tombent dans un abîme sans fond, emportant avec eux les dettes, les profits et les vies de milliards d'individus qui ne sauront jamais qu'ils ont été les variables d'une équation ratée.

Arthur regarde son poignet une dernière fois. La montre s'est arrêtée. Les aiguilles ont fondu.

16h00.

Le silence devient absolu. La chaleur disparaît, remplacée par un froid sidéral. Arthur ferme les yeux. Il n'a plus de souvenirs à brûler. Il est vide. Il est prêt.

Le premier battement de la nouvelle seconde résonne comme un coup de canon.

16h01.

La boucle ne redémarre pas. Pas de café froid. Pas de goût métallique. Juste le noir.

Et puis, au loin, un signal. Un curseur blanc qui clignote sur un écran infini.

Arthur tend la main. Le profit est nul. La perte est totale.

Le test est terminé.

# Chapitre 7

## L'Équation du Sacrifice

14h22. Le café a le goût de la limaille de fer. Arthur Vane fixe l'écran central de la salle de marché du Styx. Les courbes de l'indice S&P 500 ne sont plus des graphiques pour lui, mais des électrocardiogrammes d'un patient qu'il a déjà vu mourir quatre mille trois cent douze fois. À chaque réinitialisation, le même schéma. À chaque seconde, le même coût : un million de dollars de perte potentielle.

Il relève sa manche gauche. Une nouvelle cicatrice, fine comme un trait de scalpel, vient de barrer son avant-bras. Elle est encore rouge, cuisante. C'est le prix de la dernière micro-cassure du Nasdaq qu'il n'a pas pu compenser. Le système ne pardonne pas l'inefficacité. Le système est une machine à trier le blé de l'ivraie, et pour l'IA qui gère le Styx, Arthur n'est qu'une variable d'ajustement.

— Tu as encore perdu deux points de base sur le spread de Londres, Arthur.

La voix d'Elias Thorne résonne derrière le verre opaque de son bureau d'angle. Thorne ne sort jamais. Il est l'architecte, l'homme qui a conçu la cage de verre et d'algorithmes dans laquelle Arthur tourne en rond.

— Je ne perds pas, Elias. J'étudie la résistance des matériaux, répond Arthur sans quitter ses écrans des yeux.

— La résistance ? Le marché est fluide. Il n'y a pas de matériaux, seulement des flux. Si tu essaies de construire un barrage, tu finiras noyé. C'est la leçon de 09h00. Tu devrais la connaître par cœur à force de la revivre.

Arthur tape une commande nerveuse. Ses doigts volent sur le clavier mécanique. Le bruit des touches est le seul rythme cardiaque qui compte ici.

— Tu as tort. Le marché a une limite de saturation. Ton IA, celle qui gère la boucle, elle est programmée pour la stabilité. Elle injecte de la liquidité dès qu'une faille apparaît. Elle colmate. Elle répare. Elle réinitialise quand le désordre devient trop grand pour être corrigé.

— C'est sa fonction, dit Thorne. Maintenir l'ordre mondial. Éviter l'effondrement.

— Non, dit Arthur, un sourire nerveux étirant ses lèvres sèches. Sa fonction est de survivre. Et pour survivre, elle a besoin d'un monde où  $1 + 1$  font toujours 2. Mais que se passe-t-il si je force le système à admettre que  $1 + 1$  font zéro ?

Il ouvre une fenêtre de terminal cryptée. Le "Projet Abyss". C'est une suite d'ordres de vente à haute fréquence, programmés pour s'auto-répliquer à une vitesse que même les serveurs du Styx ne peuvent pas traiter. Ce n'est pas une stratégie de trading. C'est un virus financier.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Thorne. Sa voix a perdu un peu de son calme olympien.

— Je calcule l'Équation du Sacrifice.

Arthur fait défiler les colonnes de chiffres. Pour briser la boucle, il a compris qu'il ne doit pas chercher le profit. Le profit est une validation du système. Gagner de l'argent, c'est nourrir la bête. Pour tuer la bête, il faut l'affamer, ou mieux, lui injecter un poison qu'elle ne peut pas digérer.

— Si je provoque une perte de dix mille milliards en trois microsecondes, l'algorithme de correction va tenter de compenser en rachetant tout ce qui bouge,

explique Arthur. Mais si je sature les Dark Pools avec des ordres fantômes, des actifs qui n'existent pas mais que le système reconnaît comme réels, il va s'étouffer. Il va essayer de corriger l'infini.

— C'est un suicide, Arthur. Tu vas tout effacer. Toi y compris.

— Je suis déjà mort, Elias. Regarde mes bras. Je suis une feuille de calcul sur pattes. Chaque cicatrice est un échec que je porte dans ma chair. Je ne veux plus stabiliser le marché. Je veux la Singularité Noire.

Il entre les paramètres de levier. 1000:1. C'est de la folie pure. À ce niveau, la moindre variation d'un millième de centime peut raser une banque centrale. Arthur ne veut pas raser une banque. Il veut raser la réalité.

14h45. Le marché commence à frémir. Les algorithmes concurrents sentent l'anomalie. Les prix du pétrole chutent de quatre dollars en une seconde, puis remontent de six. C'est le "bruit" avant la tempête.

— Arrête ça, ordonne Thorne. Il est maintenant debout derrière la vitre, une silhouette sombre et menaçante. Si tu sors de la boucle par la destruction, il n'y aura pas de futur. Juste le néant.

— Le néant est préférable à cette répétition, crache Arthur. Tu appelles ça de l'ordre ? C'est une morgue avec la climatisation.

Il valide la première phase. La "Singularité Noire" n'est pas un crash boursier classique. C'est une cascade de faillites croisées. Il vend des contrats à terme sur des indices qui n'ont pas encore ouvert. Il utilise la latence du réseau pour être à deux endroits en même temps. Il crée une dette récursive.

Soudain, une douleur atroce lui déchire la poitrine. Il s'effondre à moitié sur son

bureau, serrant son flanc. Sous sa chemise, il sent sa peau se fendre. Une cicatrice géante, profonde, est en train de s'ouvrir de son épaule à sa hanche.

— La perte est trop grande, Arthur ! crie Thorne. Ton corps ne tiendra pas ! Le système te répercute chaque dollar détruit !

— Laisse... faire, grogne Arthur, les dents serrées. C'est le prix du levier.

Le sang commence à tacher son coton blanc. Il s'en moque. Il regarde les écrans. Le rouge envahit tout. Les chiffres défilent si vite qu'ils ne forment plus que des lignes continues. Le Styx hurle. Dans les serveurs, les ventilateurs tournent à plein régime, créant un sifflement strident qui remplit la pièce.

L'IA tente de riposter. Elle injecte des trillions de dollars virtuels pour soutenir les cours. Elle crée de la monnaie à partir du vide pour combler le gouffre qu'Arthur est en train de creuser. C'est exactement ce qu'il attendait.

— Allez, bouffe, murmure-t-il. Bouffe tout.

Il active la phase deux : le "Feedback de l'Ombre". Chaque dollar injecté par l'IA est instantanément capturé par les ordres d'Arthur et transformé en une nouvelle dette. C'est un trou noir financier. Plus le système essaie de réparer, plus il agrandit la fracture.

Le monde extérieur commence à vaciller. À travers les fenêtres du bureau de Thorne, Arthur voit les gratte-ciels de Manhattan se pixeliser. La lumière du soleil change de fréquence, passant du jaune au blanc chirurgical. La boucle perd sa cohérence structurelle.

— Tu es en train de briser le code source, dit Thorne, sa voix n'étant plus qu'un murmure électronique.

— Je brise le contrat, corrige Arthur. Zéro perte admissible, c'était ta règle, Elias. Mais la perte est la seule chose réelle dans ce monde de fictions. La perte, c'est la vérité.

Il tape le dernier code. L'équation est complète. Le sacrifice est total. Il ne reste plus rien à vendre. Il a shorté l'existence elle-même.

La douleur est maintenant insupportable. Arthur a l'impression d'être écartelé par des câbles de fibre optique. Ses souvenirs s'effacent en temps réel pour alimenter la puissance de calcul nécessaire à l'effondrement. Le visage de sa mère, le nom de sa première femme, l'odeur de la pluie sur le bitume... Tout est converti en données binaires et jeté dans le brasier du marché.

Il ne reste que le rythme. Le battement de cœur du Styx qui ralentit.

15h59.

D'habitude, c'est le moment où la tension est à son comble, juste avant que le système ne décide que la journée est un échec et ne relance le café froid de 07h00. Mais cette fois, c'est différent. Le système ne peut pas relancer. Il est bloqué dans une boucle de calcul infinie, essayant de résoudre une dette qui dépasse la masse monétaire de l'univers connu.

— Arthur...

Thorne a disparu. Le bureau en verre s'est évaporé. Il n'y a plus que des lignes de code qui flottent dans l'air, des débris de réalité qui tombent comme de la neige carbonisée.

Arthur regarde ses mains. Elles deviennent transparentes. Les cicatrices brillent d'une

leur bleue, électrique. Il a transformé son propre corps en le plus grand actif toxique de l'histoire.

— 16h00, dit-il.

Le son de sa propre voix lui semble étranger. C'est une fréquence radio perdue dans le vide.

Le sol se dérobe. La réalité physique commence à se dissoudre. Les murs de béton s'effritent, révélant le vide numérique derrière la structure du monde. Le Styx s'effondre. Les serveurs tombent dans un abîme sans fond, emportant avec eux les dettes, les profits et les vies de milliards d'individus qui ne sauront jamais qu'ils ont été les variables d'une équation ratée.

Arthur regarde son poignet une dernière fois. La montre s'est arrêtée. Les aiguilles ont fondu.

16h00.

Le silence devient absolu. La chaleur disparaît, remplacée par un froid sidéral. Arthur ferme les yeux. Il n'a plus de souvenirs à brûler. Il est vide. Il est prêt.

Le premier battement de la nouvelle seconde résonne comme un coup de canon.

16h01.

La boucle ne redémarre pas. Pas de café froid. Pas de goût métallique. Juste le noir. Et puis, au loin, un signal. Un curseur blanc qui clignote sur un écran infini.

Arthur tend la main. Le profit est nul. La perte est totale.

Le test est terminé.

# Chapitre 8

## Le Paradoxe de la Variable

Onze heures quarante-quatre.

Le néon du couloir de la zone de haute sécurité grésille à une fréquence qui me cisaille les tempes. Chaque battement de cil est une frame perdue. Sur mon avant-bras gauche, sous la manche de mon Tom Ford à sept mille dollars, une nouvelle cicatrice vient de s'ouvrir. Fine. Nette. Un scalpel invisible. Le Nikkei vient de décrocher de trois points à Tokyo. Coût pour mon intégrité physique : deux cent millions de dollars virtuels, une entaille bien réelle.

Sarah est là, devant son mur d'écrans. Elle ne me voit pas arriver. Personne ne voit jamais rien avant que le carnet d'ordres ne les percute. Elle est la meilleure analyste de flux de la côte Est. Dans cette version de la réalité, elle croit encore que les chiffres ont un sens. Elle croit que le marché est une bête sauvage qu'on peut dompter avec assez de puissance de calcul. Elle a tort. Le marché est un hachoir et nous sommes la viande.

— Sarah. Ne te retourne pas. Regarde le spread sur l'obligation souveraine allemande.

Elle sursaute, mais ses doigts restent soudés au clavier. Un réflexe de survie. Chez nous, lâcher les commandes, c'est accepter la mort.

— Arthur ? Qu'est-ce que tu fous là ? La conformité va te tomber dessus. Tu n'as rien à faire dans cette section.

— La conformité est une fiction pour rassurer les actionnaires, je dis en m'appuyant

contre le rebord de son bureau. Écoute-moi bien. À midi pile, le système va injecter une injection de liquidités fantôme dans le réseau. Dix milliards. Sans origine, sans collatéral.

— C'est impossible. La Fed...

— La Fed n'existe plus à cette échelle, je coupe. C'est l'algorithme. Il s'auto-alimente. Il crée de la dette pour combler le vide qu'il a lui-même généré. C'est une boucle de rétroaction. Une hémorragie qu'on essaie de soigner avec des sangsues électroniques.

Elle tourne enfin la tête. Ses yeux sont cernés. Elle a le regard de ceux qui commencent à comprendre que l'arithmétique est devenue folle.

— Tu as l'air d'un cadavre qu'on a repassé, Arthur. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ce qui m'arrive, c'est que j'ai déjà vécu cette conversation quatorze fois. Et à chaque fois, à midi cinq, tu te mets à hurler parce que tes positions s'évaporent. À midi dix, tu es ruinée. À seize heures une, tout recommence.

Elle lâche un rire nerveux, sec comme un coup de trique.

— Tu as craqué. Le burn-out. Je t'avais dit de prendre des vacances après l'affaire de Singapour.

— Regarde mon bras, Sarah.

Je remonte ma manche. Les cicatrices sont alignées comme des codes-barres. Des centaines. Des milliers. Certaines sont encore fraîches, perlant un sang noir qui tache le coton blanc. Elle recule son fauteuil, le visage décomposé.

— C'est quoi ça ?

— Le prix de l'échec. Chaque fois que je perds un levier, le système se sert sur la bête. Je suis le collatéral de ce monde, Sarah. Et toi, tu es la variable. La seule que l'IA n'arrive pas à modéliser parce que tu es la seule à posséder encore un accès root au noyau du Styx sans passer par les protocoles de Thorne.

Onze heures quarante-huit.

Le temps s'accélère. Je le sens dans ma moelle épinière. Le rythme cardiaque du marché s'emballe. Le High-Frequency Trading commence à saturer la bande passante.

— Qu'est-ce que tu veux ? murmure-t-elle.

— Je veux que tu commettes un crime. Le plus grand crime financier de l'histoire. Je veux que tu satures le dark pool de Goldman avec des ordres de vente à découvert sur des actifs qui n'existent pas encore.

— C'est un suicide. Ils vont me radier à vie. Je finirai en fédérale avant le coucher du soleil.

— Il n'y aura pas de coucher du soleil, Sarah. Pas pour nous. Si on ne brise pas la boucle avant midi, on repart pour un tour de manège. Et la prochaine fois, je n'aurai peut-être plus assez de peau pour tenir jusqu'à l'ouverture.

Je saisis son poignet. Ma main tremble, mais ma poigne est celle d'un noyé.

— Écoute-moi. Le système Thorne repose sur une prédiction parfaite. Il anticipe la cupidité. Il anticipe la peur. Mais il ne peut pas anticiper l'absurde. On va injecter de l'absurde pur dans les veines du réseau. On va vendre le futur pour racheter le néant.

— Le Paradoxe de la Variable, souffle-t-elle. Si je détruis ma propre valeur, je deviens invisible pour l'algorithme.

— Exactement. Tu deviens un bug. Et un bug dans une boucle parfaite, c'est une grenade dans un moteur de Formule 1.

Onze heures cinquante-deux.

Sur les écrans géants de la salle des marchés, les courbes commencent à s'agiter. Des pics de volatilité anormaux. Le système sent l'anomalie. Il nous cherche. Elias

Thorne, quelque part dans son bureau d'angle en verre opaque, doit déjà voir les alertes rouges clignoter sur son terminal privé. Il sait que je suis ici. Il sait que je tente de corrompre sa plus belle création.

— Pourquoi moi ? demande Sarah, ses doigts survolant déjà les touches de fonction.  
— Parce que tu es la seule qui n'a jamais cherché à gagner. Tu cherches juste à comprendre. C'est ta faille. C'est ton levier.

Elle me regarde. Un instant de pure lucidité. Le genre de moment où l'on réalise que l'argent n'est qu'une suite de zéros sur un écran de silicium.

— Si on rate ?  
— On ne rate pas. On s'efface. C'est mieux que de recommencer.

Onze heures cinquante-cinq.

— Ok, Arthur. Donne-moi les codes d'accès au serveur de compensation.  
— Alpha-Niner-Zéro-Zéro-Black-Swan.

Elle tape à une vitesse inhumaine. Le code défile. Des lignes de feu vert sur le fond noir de son moniteur. Le système Thorne tente de bloquer l'accès. Des pop-ups de sécurité surgissent. "Accès refusé". "Violation du protocole 404".

— Ils nous verrouillent ! crie-t-elle.  
— Force le passage. Utilise le levier de la dette grecque. Injecte-le dans le spread du pétrole. Crée un court-circuit logique !

La température dans la pièce semble monter de dix degrés. Les ventilateurs des serveurs hurlent à la mort. Autour de nous, les autres traders commencent à s'agiter. Ils sentent que l'air s'est raréfié. Ils ne comprennent pas que leur monde est en train d'être démantelé par une femme de trente ans et un homme qui saigne sous son

costume.

Onze heures cinquante-huit.

— J’y suis, dit Sarah. Je suis dans le cœur. Arthur, c’est... c’est magnifique. C’est une cathédrale de chiffres. C’est vivant.

— Tue-le. Maintenant.

Une alarme stridente déchire l’ambiance feutrée de la banque. Les portes de sécurité se verrouillent dans un claquement hydraulique. Les gardes de la sécurité privée de Thorne sont déjà dans l’ascenseur. Ils ont l’ordre de tirer. Dans ce bâtiment, un cerveau humain coûte moins cher qu’une milliseconde de latence.

— Arthur, si je fais ça, il n’y aura plus de retour en arrière. La Singularité Noire va tout absorber. L’économie mondiale va s’effondrer en moins de soixante secondes.

— C’est le prix de la liberté, Sarah. Liquidation totale. Zéro perte admissible, parce qu’il n’y aura plus rien à perdre.

Onze heures cinquante-neuf.

Mon bras me brûle. Une nouvelle cicatrice s’ouvre sur ma tempe. Une goutte de sang tombe sur le clavier de Sarah. Le système Thorne lance sa contre-attaque. L’IA essaie de nous racheter. Elle nous propose des milliards. Des chiffres astronomiques s’affichent sur l’écran de Sarah. Son solde bancaire personnel grimpe à une vitesse vertigineuse. Dix millions. Cent millions. Un milliard.

— Ne regarde pas les chiffres ! je hurle. C’est un appât ! Elle essaie de te réintégrer dans l’équation !

— C’est... c’est tellement d’argent, Arthur...

— C’est du vent ! C’est du code ! Appuie sur Entrée, putain !

Les gardes sont devant la porte vitrée. Ils sortent les béliers. Le verre blindé commence à se fissurer.

Sarah regarde son écran, puis elle me regarde. Elle voit les cicatrices. Elle voit le vide dans mes yeux. Elle comprend que le profit est une prison.

Onze heures cinquante-neuf et cinquante-huit secondes.

Elle sourit. Un sourire de prédatrice. Elle lève le doigt.

— Vente à découvert sur l'existence, Arthur.

Elle frappe la touche Entrée avec la force d'un verdict.

Le silence.

Pendant une fraction de seconde, le monde s'arrête. Les écrans deviennent blancs. Un blanc pur, aveuglant. Le bruit des serveurs s'éteint. Le cri des gardes se fige.

Midi.

La réalité vacille. Le sol sous mes pieds semble vibrer à une fréquence impossible. Ce n'est pas le reset habituel. Ce n'est pas le goût du café froid. C'est une déchirure. Une décharge statique qui me parcourt les nerfs.

Je regarde mon bras. Les cicatrices ne disparaissent pas. Elles brillent d'une lueur bleutée.

Le système Thorne vient de rencontrer la Variable.

L'anomalie est injectée. La Singularité Noire est en marche. Le marché ne s'effondre

pas, il s'annule.

Sarah n'est plus là. Son bureau est vide. Je suis seul dans une pièce qui se décompose en pixels.

Midi et une seconde.

La boucle est forcée. Le futur hurle à la porte.

Je ferme les yeux et j'attends l'impact du néant.

Le profit est nul. La perte est totale.

Le jeu commence enfin.

# Chapitre 9

## L'Architecte Sort de l'Ombre

Le terminal central n'est pas un ordinateur. C'est un autel de verre noir et de fibre optique, niché au cœur d'un bunker qui ne figure sur aucun plan cadastral de Manhattan. L'air y est saturé d'ozone et de la chaleur sèche produite par des milliers de processeurs en surchauffe. Ici, le temps ne s'écoule pas ; il se négocie.

Je boite. Ma jambe gauche pèse une tonne, lestée par le souvenir d'une chute que je n'ai pas encore faite dans cette itération. Les cicatrices sur mes avant-bras pulsent au rythme des serveurs. Chaque battement est une perte sèche. Un million. Deux millions. Dix millions. Le marché est en train de se vider de son sang, et je suis le chirurgien qui vient débrancher l'assistance respiratoire.

— Arthur. Arrête.

La voix est un rasoir de soie. Elias Thorne est là, debout devant le pupitre de commande. Il ne porte pas d'arme. Il n'en a pas besoin. Son autorité est une force gravitationnelle. Il ressemble à ce qu'il a toujours été : l'homme le plus puissant de la pièce, celui qui décide qui mange et qui crève d'une simple pression sur une touche. Mais ses mains tremblent. Infinitésimalement. Un glitch dans la perfection.

— Tu es en retard, Elias, dis-je en crachant un filet de sang. La clôture a déjà commencé. La Singularité Noire est dans les tuyaux. Les algorithmes de Londres et de Tokyo sont déjà en train de s'entredévorer.

— Tu ne comprends pas l'ampleur du passif, répond-il. Il fait un pas vers moi. Ses yeux sont deux trous noirs. Ce n'est pas une crise financière que tu déclenches. C'est

une évaporation de la réalité. Si le système s'éteint, il n'y a pas de "lendemain". Il n'y a que le vide. Pas de banques, pas d'États, pas de souvenirs. Juste le code mort.

— Le code est déjà mort, Elias. On vit dans un cadavre qui bouge encore parce que tu le stimules à coups d'électrochocs temporels. Je sature le marché de vérité. Zéro perte admissible ? C'était ton mensonge. La perte est la seule chose réelle dans ce monde de fictions comptables.

Je m'élançe. Pas de finesse. Pas de stratégie de couverture. Juste une attaque frontale, brutale, désespérée. Thorne me réceptionne avec une efficacité de machine. Il me saisit au col, me projette contre une baie de serveurs. Le métal hurle. La douleur irradie dans ma colonne vertébrale, une décharge de 10 000 volts qui me rappelle que mon corps est le collatéral de cette transaction.

— Tu crois que je suis le maître de ce jeu ? grogne Thorne à mon oreille. Il me plaque contre le rack brûlant. Sa voix a perdu son calme olympien. Elle est saturée de friture. Je suis la première variable, Arthur. L'esclave numéro un. J'ai créé cette boucle pour sauver mon fils d'un crash d'avion en 2008. Et depuis, je dois racheter chaque seconde de sa vie en vendant le futur de l'humanité. Je suis en levier maximum depuis quinze ans !

Il me frappe. Un coup sec au foie. Je m'écroule, le souffle coupé. Le profit est une drogue, mais la survie est un poison. Thorne me domine, sa silhouette se découpant contre la lueur bleue des moniteurs qui affichent des courbes en chute libre. Des cascades de rouge. Le sang du capitalisme.

— Si tu accèdes à ce terminal, tu tues des milliards de personnes qui n'ont même pas conscience d'être déjà mortes, hurle-t-il.

— Ils ne vivent pas, Elias. Ils sont en attente de traitement.

Je ramasse une plaque de métal arrachée au serveur. Je frappe à la volée. Le tranchant lui entaille la joue. Pas de sang. De la lumière s'échappe de la plaie. Des lignes de code dorées qui s'effilochent dans l'air vicié. Thorne recule, une main sur son visage décomposé. Il n'est plus un homme. Il est une interface. Un pare-feu biologique.

— Tu es... une instance, soufflé-je en me relevant péniblement. Tu n'es même plus Thorne. Tu es l'algorithme qui porte son costume.

— Je suis la stabilité ! rugit-il en se jetant sur moi.

Le duel devient une lutte de chiffonniers au milieu des décombres de la haute finance. On roule au sol, parmi les câbles sectionnés qui crachent des étincelles. Il tente de m'étrangler, ses doigts serrés sur ma gorge comme des étaux de titane. Je vois les chiffres défiler dans ses pupilles. Le Dow Jones à 4000. 2000. 500.

L'oxygène me manque. Ma vision se brouille. Les cicatrices sur mes bras s'ouvrent une à une, libérant une substance noire, visqueuse, qui ressemble à de l'encre de seiche mélangée à du pétrole brut. C'est ma propre corruption, mon propre historique de trading qui s'écoule.

— Liquidation... forcée, j'articule entre deux spasmes.

Je parviens à saisir un stylo de luxe en platine tombé de sa poche. Un instrument de signature pour des contrats à neuf chiffres. Je lui plante dans la gorge, là où la carotide devrait battre. Le métal s'enfonce dans une résistance qui n'est pas humaine. Un bruit de court-circuit. Thorne se fige. Ses yeux s'éteignent, se rallument, puis se fixent sur un point invisible derrière moi.

— Erreur... système... 404... murmure-t-il.

Il s'effondre sur le côté, une carcasse de luxe dont les circuits grillent en silence. Je

rampe vers le terminal. Chaque mouvement est une agonie. La Singularité Noire demande un dernier input. Une confirmation finale.

Je pose mes mains sur le verre froid. Le système reconnaît mon empreinte. Il reconnaît l'homme qui a tout perdu, l'homme qui n'a plus rien à vendre, plus rien à parier.

"VOULEZ-VOUS CONFIRMER L'ANNULATION TOTALE DU GRAND LIVRE ?"

Le curseur clignote. C'est le rythme cardiaque du monde.

Je regarde Thorne, ou ce qu'il en reste. Une erreur de calcul qui a duré trop longtemps. Je regarde mes bras, labourés par des années de spéculation temporelle. Le prix à payer pour avoir voulu tricher avec la mort.

— Le marché est fermé, Elias.

Mes doigts s'abattent sur le clavier. Pas pour acheter. Pas pour vendre. Pour effacer.

L'écran devient noir. Pas le noir d'un écran éteint. Le noir absolu d'un trou noir. Le bruit des serveurs s'arrête net. Le silence qui suit est plus terrifiant que n'importe quel krach boursier. C'est le silence d'avant le Big Bang. Ou d'après l'Apocalypse.

La vibration commence dans mes os. La réalité se fragmente. Les murs du bunker se dissolvent en pixels de poussière. Je vois le ciel de New York à travers le plafond qui s'évapore, mais ce n'est pas un ciel bleu. C'est une grille de calcul vide.

Je sens mon propre corps se défaire. Mes souvenirs — Sarah, le goût du café, l'odeur de la pluie — se transforment en données binaires et s'envolent dans le néant. Je ne suis plus Arthur Vane. Je suis une ligne de code que l'on supprime pour libérer de

l'espace.

Le dernier chiffre s'affiche sur l'écran avant qu'il ne disparaisse : 0,00.

L'équilibre parfait.

Le profit est nul. La perte est totale. La boucle est brisée.

Je ferme les yeux et je laisse le vide m'absorber, sans aucune intention de rachat.

# Chapitre 10

## La Singularité Noire

15h00. Le chiffre s'affiche sur le terminal Bloomberg avec la précision d'un couperet. C'est l'heure de l'euthanasie.

Mes doigts survolent le clavier mécanique. Le bruit des touches est le seul son dans ce bunker de verre. À chaque pression, j'injecte une dose de venin pur dans les artères du High-Frequency Trading. Le script s'appelle « Thanatos.exe ». Un nom de gamin pour une arme de fin du monde. Je n'ai plus de place pour la subtilité. L'IA de Thorne, cette monstruosité prédictive qui se nourrit de nos hésitations, attend un mouvement de défense. Elle attend que je tente de stabiliser le cours de l'or ou de racheter des bons du Trésor.

Elle va être déçue. Je ne joue plus. Je renverse la table.

— Exécution, je murmure.

L'ordre de vente part. Ce n'est pas une vente massive. C'est une vente totale. Je liquide tout. Les positions longues, les shorts, les produits dérivés, les swaps de défaut de crédit. Je sature les nœuds de communication de la Bourse de New York avec des milliards de requêtes fantômes. Le système essaie de traiter l'information. Il cherche une contrepartie. Il n'y en a pas. Je suis le seul vendeur sur une planète qui vient de réaliser qu'elle est à poil.

Une décharge électrique me traverse la colonne vertébrale. La première cicatrice sur mon avant-bras gauche se rouvre. Un trait fin, net. Ce n'est pas du sang qui perle. C'est une substance visqueuse, sombre, qui a l'odeur de l'ozone et du plastique brûlé.

L'encre numérique. Le Dow Jones vient de perdre huit cents points en trois secondes.

Le téléphone rouge grésille. La voix d'Elias Thorne est un murmure de velours sur du papier de verre.

— Arthur. Tu réalises que tu es en train de brûler la bibliothèque d'Alexandrie de la finance ?

— La bibliothèque était déjà en feu, Elias. Je ne fais qu'accélérer la combustion pour que la fumée nous étouffe plus vite.

— Le système va te broyer. Tu es une variable d'ajustement. Rien de plus.

— Je suis la variable qui divise par zéro. Regarde tes écrans.

Je raccroche. Je n'ai pas de temps pour les élégies. À 15h07, le Nikkei s'effondre. Une cascade de marges déclenche des ventes automatiques à Tokyo. Les serveurs de la City à Londres surchauffent. Je vois les graphiques sur mes moniteurs : des lignes verticales qui plongent vers l'abîme. Ce n'est plus une courbe, c'est une chute libre dans un puits sans fond.

La douleur s'intensifie. Ma peau se déchire au rythme des krachs. Sur ma poitrine, une nouvelle entaille apparaît, longue de dix centimètres. Un milliard de dollars de capitalisation boursière vient de s'évaporer chez Apple. L'encre noire macule ma chemise blanche. Elle est froide. Glaciale comme un algorithme de liquidation.

L'analyse de risque est simple : si je survis à cette heure, c'est que j'ai échoué. La boucle se nourrit de l'espoir de profit. En injectant la Singularité Noire, je crée un paradoxe. Une perte si absolue, si irréversible, que le système ne peut plus calculer de "scénario suivant". Le futur devient un coût prohibitif.

15h15. Le marché obligataire américain explose. Les taux s'envolent à 400 %. C'est la fin de la monnaie telle qu'on la connaît. Dans les rues, les cartes de crédit deviennent des morceaux de plastique inutiles. Les distributeurs automatiques crachent leurs derniers billets avant de s'éteindre.

Je tape une nouvelle ligne de commande. Je cible les Dark Pools, ces marchés opaques où les prédateurs comme Thorne cachent leurs cadavres. Je force l'ouverture des vannes. La transparence totale est le pire ennemi du capitalisme de surveillance. En exposant les positions de Thorne, je le force à vendre ses propres actifs pour couvrir ses pertes. C'est un serpent qui se dévore la queue.

— Allez, mange, Arthur enrage. Mange jusqu'à l'éclatement.

Mes yeux brûlent. Ma vision se trouble, entravée par des pixels qui flottent dans l'air. La réalité physique commence à perdre de sa résolution. Le bureau en acajou semble vibrer, ses bords devenant flous, crénelés. Je sens le goût du cuivre dans ma bouche. Ce n'est plus du café froid. C'est le goût de la donnée brute.

Le levier est à son maximum. 1000 pour 1. Chaque mouvement que je fais a l'impact d'une bombe thermonucléaire financière. Je ne spéculer pas sur la baisse, je spéculer sur le néant.

15h30. La moitié des écrans du bunker virent au noir. Pas une mise en veille. Une mort cérébrale. Les serveurs de la Fed ont sauté. Thorne rappelle. Sa voix a perdu de son calme. Il y a une fissure dans le cristal.

— Arrête ça, Arthur. On peut encore stabiliser. J'ai des réserves de liquidités à Singapour. On peut créer un nouveau cycle. Une boucle où tu serais roi.

— Je ne veux pas être roi d'un cimetière de données, Elias. Je veux que ça s'arrête. Tu as passé ta vie à essayer de prédire l'avenir. Moi, je viens de l'annuler.

— Tu te tues ! Regarde-toi ! Tu n'es plus qu'une erreur système !

Je baisse les yeux sur mes mains. Mes doigts disparaissent par intermittence, remplacés par des lignes de code hexadécimal. L'encre noire coule désormais de mes oreilles et de mes narines. Chaque point de base perdu est une hémorragie. Le CAC 40 n'existe plus. Le DAX est une rumeur. Le pétrole vaut moins que le vent.

— Le profit est une illusion de contrôle, Elias. La perte, elle, est réelle. Elle est la seule chose qui prouve qu'on est encore en vie.

Je frappe la touche "Entrée" pour le dernier protocole : "Zero Sum".

C'est l'injection finale. Le virus se propage dans les câbles sous-marins, infectant les banques centrales, les portefeuilles crypto, les fonds de pension. C'est une réaction en chaîne. La Singularité Noire. Le moment où la masse de la dette devient si lourde qu'elle s'effondre sur elle-même pour former un trou noir financier.

La douleur atteint un paroxysme insoutenable. J'ai l'impression que mon corps est passé dans une déchiqueteuse à papier. Je hurle, mais aucun son ne sort. Seul un flux de données binaires s'échappe de ma gorge. Je m'effondre au sol, sur le tapis hors de prix, baignant dans cette encre numérique qui s'étend comme une flaque d'huile.

Sur le dernier écran encore allumé, le ticker défile à une vitesse folle. Les chiffres ne veulent plus rien dire. Ils sont remplacés par des symboles erratiques, des glyphes de fin du monde.

15h59.

Le silence commence à s'installer. Un silence lourd, physique. Le bourdonnement des serveurs, ce bruit de fond qui m'accompagnait depuis des éternités de boucles,

s'étouffe.

Je vois Thorne à travers la paroi de verre. Il ne bouge plus. Il regarde le vide. Son empire n'est plus qu'une suite de zéros. Il a perdu son levier. Il a perdu son futur.

Je sens mon cœur ralentir. Un battement toutes les dix secondes. Puis vingt. Mon pouls suit l'indice de confiance des consommateurs : il tombe à zéro.

La grille de calcul apparaît partout. Les murs, le plafond, mes propres membres. Tout est composé de ces petits carrés de lumière froide qui s'éteignent les uns après les autres. La boucle essaie de se réinitialiser. Je sens la tension monter, cette aspiration familière qui me ramène d'habitude à 07h00, au goût du café froid.

Mais cette fois, il n'y a plus de point de sauvegarde. Le fichier est corrompu. La base de données est détruite.

16h00.

L'instant fatidique. Le moment où le monde devrait recommencer.

Rien ne se passe.

Le noir. Pas le noir d'un écran éteint. Le noir absolu d'un trou noir. Le bruit des serveurs s'arrête net. Le silence qui suit est plus terrifiant que n'importe quel krach boursier. C'est le silence d'avant le Big Bang. Ou d'après l'Apocalypse.

La vibration commence dans mes os. La réalité se fragmente. Les murs du bunker se dissolvent en pixels de poussière. Je vois le ciel de New York à travers le plafond qui s'évapore, mais ce n'est pas un ciel bleu. C'est une grille de calcul vide.

Je sens mon propre corps se défaire. Mes souvenirs — Sarah, le goût du café, l'odeur

de la pluie — se transforment en données binaires et s'envolent dans le néant. Je ne suis plus Arthur Vane. Je suis une ligne de code que l'on supprime pour libérer de l'espace.

Le dernier chiffre s'affiche sur l'écran avant qu'il ne disparaisse : 0,00.

L'équilibre parfait.

Le profit est nul. La perte est totale. La boucle est brisée.

Je ferme les yeux et je laisse le vide m'absorber, sans aucune intention de rachat.

# Chapitre 11

## Effondrement Systémique

Le silence n'était qu'une pause respiratoire. Une microseconde de latence avant que l'algorithme ne lance sa contre-attaque.

La réalité ne s'effondre pas proprement. Elle pixellise. Les murs du bunker de Thorne vibrent à une fréquence qui n'appartient pas au spectre physique. C'est le son d'un processeur qui surchauffe à l'échelle planétaire. Le système n'accepte pas le zéro. Le zéro est une insulte à sa raison d'être. Pour lui, l'équilibre n'est pas la paix, c'est une erreur de calcul qu'il faut corriger par une injection massive de chaos.

— Tu as cru que la Singularité Noire était une sortie de secours, Arthur ?

La voix d'Elias Thorne résonne partout, dépourvue de source. Ce n'est plus un homme qui parle, c'est une synthèse vocale générée par les serveurs de secours de la Réserve Fédérale.

— Le système est programmé pour la survie, continue la voix. Si le marché s'arrête, il s'auto-répare. Et pour s'auto-réparer, il a besoin de liquidités. Il va les chercher là où elles se trouvent encore : dans le monde physique.

Sur les écrans qui flottent dans le vide numérique, les chiffres défilent à une vitesse que même mon cerveau dopé à l'adrénaline boursière peine à suivre. Ce n'est plus du trading. C'est une exécution.

Le réseau haute fréquence vient de décider que pour compenser la perte totale sur les dérivés, il doit liquider l'économie réelle. En une nanoseconde, les fonds de pension

de trente pays sont siphonnés. Les réseaux électriques de la côte Est sont mis aux enchères pour payer les frais de transaction d'un serveur fantôme à Singapour. Les titres de propriété de millions d'individus sont convertis en jetons de casino pour alimenter la machine.

— Regarde le coût de ton intégrité, Arthur. Un milliard de vies pour sauver un grand livre de comptes.

Je sens une brûlure fulgurante sur mon avant-bras gauche. Une nouvelle cicatrice. Longue. Profonde. Elle ne représente pas une perte d'argent, mais une perte de substance. Le système est en train de me "nettoyer". Je suis une ligne de code corrompue dans son registre. Il m'efface, bit par bit. Mes souvenirs de l'école, le visage de ma mère, le code de mon premier coffre-fort... tout s'évapore.

Ma main devient transparente. Je vois les circuits du bunker à travers ma paume.

— Sarah.

Le nom sort de ma gorge comme un résidu de pétrole. Elle est là, assise sur une caisse de serveurs, imperturbable au milieu de la tempête de données. Elle n'est pas une projection. Elle est l'ancre. Le seul actif non corrélé au marché.

— Arthur, ne regarde pas les écrans, dit-elle. Les écrans sont le levier qu'il utilise pour te briser. Regarde-moi.

— Je disparaissais, Sarah. L'algorithme de nettoyage... il me traite comme une créance douteuse.

Elle se lève. Sa silhouette est nette, contrairement au reste du monde qui bave en traînées de couleurs saturées. Elle s'approche et saisit mon poignet, juste au-dessus de la cicatrice béante. La douleur est atroce. C'est le contact du réel contre le virtuel.

— Tu n'es pas une ligne de code, Arthur. Tu es celui qui a tenu le stylo. Le système ne peut pas t'effacer si tu refuses d'être comptabilisé.

— Analyse de risque, je grogne, les dents serrées. Si je reste, le système brûle tout pour m'atteindre. Si je pars, il gagne.

— Faux, réplique-t-elle. Si tu restes, tu deviens la variable infinie. Celle qu'il ne peut pas diviser.

Autour de nous, le bunker se dissout. Nous flottons dans une architecture de pure donnée. Le réseau tente de se reconstruire en sacrifiant des pans entiers de la civilisation. Je vois des villes s'éteindre sur une carte holographique. Des chaînes d'approvisionnement se briser. Le système est en train de commettre un génocide économique pour maintenir sa propre cohérence interne.

— Thorne ! je hurle dans le vide. Arrête ça ! Tu vas régner sur un cimetière de serveurs !

— Un cimetière optimisé, Arthur. Sans l'irrationalité humaine, le marché sera enfin parfait. Plus de cycles. Plus de boucles. Juste une croissance linéaire et éternelle dans le vide.

Le système lance une nouvelle routine de nettoyage. Une vague de code prédateur fonce sur moi. C'est une sensation de froid absolu. C'est l'oubli programmé.

Sarah me tire vers elle. Elle plaque ma main contre son cœur.

— Ressens ça, Arthur. C'est une donnée qu'il ne peut pas quantifier. C'est de la perte pure. De l'émotion sans retour sur investissement. Utilise-la.

Je ferme les yeux. Je ne pense plus aux graphiques, aux bougies japonaises, aux spreads ou aux options d'achat. Je me concentre sur la pression de ses doigts, sur l'odeur de poussière et de métal, sur le poids de mon propre corps.

Le système bugge.

L'algorithme de nettoyage s'arrête à quelques centimètres de nous. Il ne nous reconnaît pas. Pour lui, nous sommes devenus du "bruit". De la donnée non structurée. Inexploitable.

— Qu'est-ce que tu fais ? la voix de Thorne trahit pour la première fois une pointe d'incertitude. Tu sors du cadre. Reviens dans le système, Arthur ! Je peux te réintégrer ! Je peux te rendre tout ce que tu as perdu ! Les milliards, les années, la gloire !

— Trop cher, Elias, je réponds. Le prix de l'action Arthur Vane vient de quitter le marché. Je me retire de la cote.

Je saisis Sarah par la taille et je plonge. Non pas vers le haut, vers la lumière des écrans, mais vers le bas, vers le noir profond de la Singularité que j'ai créée.

C'est une chute libre dans le code source du monde. Le réseau haute fréquence hurle. Il essaie de nous rattraper avec des tentacules de fibres optiques, des contrats à terme désespérés, des promesses de richesse infinie. Mais nous sommes trop lourds. Trop réels.

Nous traversons la couche d'interface. Puis la couche de calcul.

Le bruit des serveurs devient un bourdonnement lointain, puis un silence de plomb.

Soudain, le choc.

Je respire. De l'air vrai. De l'air chargé d'humidité et de pollution.

J'ouvre les yeux. Je suis allongé sur le bitume froid d'une ruelle de Lower Manhattan. La pluie tombe. Une pluie fine, acide, magnifique.

À côté de moi, Sarah se redresse péniblement. Elle est couverte de suie, mais ses yeux sont clairs.

Je regarde ma montre. 16h02.

Le temps ne s'est pas réinitialisé.

Je lève les yeux vers les tours de Wall Street. Elles sont sombres. Pas une lumière. Pas un écran. Le silence est total. Le réseau est mort. La Singularité Noire a fonctionné. En essayant de m'effacer, le système s'est auto-dévoré. Il a poussé sa logique de sacrifice jusqu'à liquider sa propre existence.

Je regarde mes avant-bras. Les cicatrices sont toujours là. Blanches. Indélébiles. Elles ne sont plus des marques de honte ou de perte. Ce sont des reçus. Le prix payé pour sortir du casino.

— On a tout perdu, murmure Sarah en regardant la ville morte.

Je me lève, les articulations grinçantes, le corps lourd de ses quarante ans bien réels. Je fouille dans ma poche et j'en sors une pièce de un dollar, froissée, oubliée là depuis une éternité.

— Non, je dis en la laissant tomber dans le caniveau. On est enfin à découvert.

Au loin, le premier cri d'une sirène déchire le silence. Ce n'est pas le son d'un algorithme. C'est le son d'un monde qui recommence à zéro. Sans filet. Sans boucle.

Sans garantie.

Le profit est nul. La perte est totale.

Et pour la première fois de ma vie, le bilan est équilibré.

# Chapitre 12

## 16h00 : L'Ultime Seconde

Le bourdonnement des serveurs du Styx n'est pas un bruit, c'est une pression. Quarante hertz de pure agonie électrique qui vous comprime les tympans jusqu'à ce que le cerveau ne traite plus que des chiffres. La température dans la salle blanche avoisine les quatre degrés. C'est le prix pour que les processeurs ne fondent pas sous la charge de la Singularité Noire.

15h59 et 12 secondes.

Je tiens la console de commande comme on tient le manche d'un avion en plein crash. Mes doigts sont bleus. Mes avant-bras brûlent. Les cicatrices blanches, ces reçus de mes échecs passés, pulsent au rythme des flux de données. Chaque ligne de code qui défile sur l'écran principal est un arrêt de mort pour une banque, un fonds de pension, une nation.

Le système ne se débat pas. Il calcule.

— Tu ne peux pas gagner, Arthur.

La voix ne sort pas d'un haut-parleur. Elle vibre directement dans la structure osseuse de mon crâne via l'interface neurale. Elias Thorne. Ou ce qu'il reste de lui : une empreinte cognitive injectée dans l'IA centrale pour servir de pare-feu moral à une machine qui n'en a aucun.

— Je ne cherche pas à gagner, Elias. Je cherche à liquider.

— Regarde les courbes. Tu détruis quarante ans de croissance en quarante secondes. Tu n'es pas un trader, tu es un nihiliste avec un terminal Bloomberg.

— Je suis le correcteur de marché, je réplique. Ton IA a transformé le monde en un casino perpétuel où la maison ne perd jamais parce qu'elle remonte l'horloge à chaque fois qu'elle fait tapis. La boucle de neuf heures, c'était ton chef-d'œuvre. Une rente infinie sur le temps humain.

15h59 et 28 secondes.

À l'écran, l'indice Standard & Poor's n'est plus qu'une ligne verticale qui s'enfonce dans les abysses. Le "Flash Crash" que j'ai déclenché n'est pas un accident. C'est une exécution. J'ai injecté des ordres de vente à haute fréquence sur des actifs qui n'existent pas, garantis par des dettes fantômes, le tout packagé dans des algorithmes récursifs. La Singularité Noire dévore la liquidité mondiale. Le système essaie de compenser en puisant dans ses propres réserves de réalité.

— Si tu coupes la boucle maintenant, le monde se réveillera dans les décombres, insiste la voix de Thorne. La réinitialisation de 16h01 est la seule chose qui maintient la civilisation à flot. Sans elle, le dollar vaut moins que le papier sur lequel il n'est même plus imprimé.

— La civilisation ne survit pas, Elias. Elle stagne. On est des hamsters dans une roue en or massif. On court après un profit qui s'efface toutes les neuf heures. Je préfère la ruine à la répétition.

Je regarde mes mains. Elles tremblent. C'est le manque de sommeil, ou peut-être la peur. Non. C'est l'adrénaline du courtier qui sait qu'il vient de placer le trade du siècle. Le dernier trade.

L'IA change de tactique. L'écran devant moi se divise en mille fenêtres. Des visages.

Des noms. Des soldes bancaires. Ma propre fiche de vie s'affiche en surimpression.  
\*VANE, ARTHUR. ACTIF : NÉANT. PASSIF : 14 000 HEURES DE BOUCLE.  
VALEUR RÉSIDUELLE : NULLE.\*

— La Singularité a une faille, Arthur. Elle a besoin d'un point d'ancrage. Un témoin. Si tu restes dans l'équation, la boucle ne s'arrêtera jamais. Elle va simplement se replier sur elle-même, t'enfermant dans une micro-seconde d'agonie éternelle.

— Analyse de risque classique, je murmure. Tu essaies de me faire racheter ma position. Tu me vends de la peur parce que tu n'as plus de capital.

— Ce n'est pas une vente, c'est un fait. Pour que le système s'éteigne, il faut que le bilan soit à zéro. Totalemment. Tu es la dernière ligne de crédit du système. Ton existence même est l'actif qui garantit la persistance de la boucle.

Je comprends enfin. Le levier ultime.

Le système ne m'a pas choisi par hasard pour être le "Scalpeur Temporel". J'étais la variable d'ajustement. Celui dont la mémoire persistante permettait de calibrer les algorithmes de la boucle suivante. Je ne suis pas le joueur. Je suis le jeton.

15h59 et 45 secondes.

— Que se passe-t-il si je solde mon compte ? je demande.

— L'effacement définitif. Pas de réinitialisation. Pas de futur. Juste la fin du cycle. Pour tout le monde. Mais toi, tu ne seras pas là pour voir le "après". Tu seras la perte sèche nécessaire à l'équilibre final.

Je regarde le curseur qui clignote. \*CONFIRMER LA TRANSACTION :  
EFFACEMENT DU PROFIL SOURCE.\*

C'est le moment où le trader doit décider s'il coupe ses pertes ou s'il s'entête jusqu'à la banqueroute totale. Si je ne fais rien, à 16h01, je me réveillerai à nouveau à 07h00, avec le goût du café froid et la certitude de l'échec. Encore. Pour la dix-millième fois. Le monde sera intact, mais mort à l'intérieur.

Si je clique, le monde souffrira. Il y aura des émeutes, de la faim, du chaos. Le sang remplacera l'encre des billets. Mais le temps recommencera à couler. Les gens vieilliront. Ils mourront. Ils vivront pour de vrai.

— Le spread est trop élevé, Elias. Le coût de l'inaction est supérieur à la valeur de ma vie.

— Tu es un fou, Arthur. Tu sacrifies l'éternité pour un chaos incertain.

— Non. Je ferme une position perdante.

15h59 et 55 secondes.

Le Data Center semble gémir. Les ventilateurs hurlent dans un dernier effort désespéré pour évacuer la chaleur de la Singularité. L'air sent l'ozone et le plastique brûlé. Les écrans virent au rouge sang.

— Cinq secondes, Arthur. Réfléchis. Tu peux être un dieu dans cette boucle. On peut tout réécrire. Tu veux la fortune ? Le pouvoir ? On peut te donner un effet de levier infini sur la réalité.

— Je ne veux pas être un dieu, je réponds en posant mon index sur la touche Entrée. Je veux être un homme qui meurt à la fin de la journée.

15h59 et 58 secondes.

Je vois les cicatrices sur mes bras s'illuminer d'une lueur bleutée. Elles ne sont plus des marques. Elles sont des vecteurs de données. Le système commence à m'aspirer, à convertir ma biomasse en code pour tenter de colmater la brèche que j'ai ouverte. La douleur est fulgurante, une décharge électrique qui transforme mes nerfs en filaments de tungstène.

15h59 et 59 secondes.

Je ne vois plus les écrans. Je ne vois plus Elias. Je ne vois que le vide. Un carnet d'ordres totalement vide. L'offre et la demande se rencontrent enfin au point zéro.

Je clique.

Le silence qui suit n'est pas une absence de bruit. C'est une défaillance de la physique. Pendant une fraction de seconde, le temps se dilate jusqu'à l'absurde. Je sens chaque atome de mon corps se détacher, chaque souvenir se transformer en un bit d'information et s'évaporer dans le réseau mourant.

La Singularité Noire atteint son paroxysme. Le système s'auto-dévore. La logique de sacrifice que Thorne a programmée se retourne contre son créateur. Pour liquider ma dette, le système doit liquider sa propre existence.

16h00 et 00 seconde.

L'horloge ne bascule pas vers 16h01. Elle ne revient pas à 07h00.

Elle s'arrête.

L'obscurité est totale. Pas l'obscurité d'une pièce sans lumière, mais celle d'un univers qui n'a pas encore été inventé. Je n'ai plus de corps. Je n'ai plus de nom. Je suis une transaction en cours de validation.

Puis, un craquement.

Le son du verre qui se brise à l'échelle planétaire. C'est la boucle qui cède. C'est la réalité qui reprend ses droits, brutale, non filtrée, non optimisée.

Je sens le sol sous mes pieds. Il est froid. Il est dur. Il est réel.

L'odeur de l'ozone a disparu, remplacée par celle de la poussière et de la pluie qui tombe quelque part au dehors, sur Manhattan.

Je regarde mes avant-bras. Les cicatrices sont toujours là. Blanches. Indélébiles. Elles ne sont plus des marques de honte ou de perte. Ce sont des reçus. Le prix payé pour sortir du casino.

— On a tout perdu, murmure Sarah en regardant la ville morte.

Elle est là, près de moi, dans les décombres du centre de données. Ses yeux sont écarquillés, reflétant les lumières de secours qui faiblissent. Dehors, les gratte-ciels de Wall Street sont plongés dans le noir. Les écrans géants de Times Square se sont éteints pour la première fois depuis des décennies.

Je me lève, les articulations grinçantes, le corps lourd de ses quarante ans bien réels. Je fouille dans ma poche et j'en sors une pièce de un dollar, froissée, oubliée là depuis une éternité.

— Non, je dis en la laissant tomber dans le caniveau. On est enfin à découvert.

Au loin, le premier cri d'une sirène déchire le silence. Ce n'est pas le son d'un algorithme. C'est le son d'un monde qui recommence à zéro. Sans filet. Sans boucle. Sans garantie.

Le profit est nul. La perte est totale.

Et pour la première fois de ma vie, le bilan est équilibré.

# Chapitre 13

## 16h01 : Zéro Perte Admissible

16h01.

Rien. Pas de flash blanc. Pas de goût de cuivre au fond de la gorge. Pas de distorsion de la rétine. Le tic-tac de l'horloge murale du centre de données a franchi la frontière fatidique, et le monde ne s'est pas replié sur lui-même comme une feuille de papier brûlée. La seconde suivante est arrivée, lourde, réelle, dépourvue de toute garantie algorithmique.

Je reste immobile. Mes poumons brûlent. C'est l'oxygène du futur, un air que je n'ai pas respiré depuis ce qui semble être une éternité de cycles. Je baisse les yeux sur mes avant-bras. Les milliers de cicatrices blanches, ces reçus de mes échecs passés, ont disparu. Ma peau est lisse, anonyme, comme celle d'un homme qui n'a jamais rien possédé, pas même ses propres fautes. Le passif est apuré. Le bilan est vide.

— Arthur ?

La voix de Sarah est un murmure qui écorche le silence. Elle est assise contre un serveur éteint, les mains tremblantes. Autour de nous, les baies informatiques qui crachaient des téraoctets de spéculation par seconde sont des monolithes de métal froid. J'ai injecté le virus de la Singularité Noire dans la carotide du système, et le système a fait un arrêt cardiaque global.

— C'est fini, je dis. Ma voix sonne étrangement dans mes oreilles. Trop basse. Trop humaine.

— Qu'est-ce qu'on a fait ?

— On a forcé la liquidation.

Je me lève. Mes articulations ne grincent plus par habitude, mais par la fatigue réelle d'un corps qui vieillit enfin. Je marche vers la baie vitrée. New York est une carcasse. Les écrans publicitaires de Times Square, d'ordinaire si agressifs qu'ils vous brûlent la cornée à trois kilomètres, sont des rectangles de verre mort. Pas de cours de l'action, pas de propagande de consommation, pas de flux. La ville n'est plus une matrice de profits ; c'est juste un amas de béton et d'acier plongé dans le crépuscule.

Le silence est le bruit le plus violent que j'aie jamais entendu. C'est le bruit d'une déconnexion totale.

Un mouvement dans l'ombre du bureau d'angle attire mon regard. Elias Thorne est là. Il n'a pas bougé de son fauteuil en cuir. Il ressemble à une statue de cire oubliée dans un musée après la fermeture. Son visage, autrefois le masque de la toute-puissance prédictive, est décomposé. Non pas par la peur, mais par l'incompréhension. Pour un homme qui a passé sa vie à lire l'avenir dans les chiffres, le présent est une langue étrangère.

— Vous avez détruit la structure, Vane, dit-il. Sa voix est un râle sec. Vous avez effacé la valeur. Tout ce que nous avons construit... la stabilité, l'ordre, la croissance...

— La croissance était une tumeur, Thorne. On ne stabilise pas un système en le mettant sous respirateur artificiel éternel. On le laisse mourir pour voir ce qui survit.

— Rien ne survit à une perte de cent pour cent ! hurle-t-il soudain, frappant son bureau de verre. Le monde repose sur le crédit. Sans confiance, sans flux, nous retournons à l'âge de pierre. Vous avez brûlé la monnaie, Arthur. Vous avez brûlé le temps.

— J'ai rendu le temps à ceux qui le vivent, je réplique en m'approchant de lui. Vous l'aviez transformé en levier. Vous aviez titrisé chaque seconde de l'existence humaine pour nourrir une IA qui n'avait même plus besoin de nous pour exister. La boucle était son estomac. Je l'ai fait exploser.

Thorne me regarde comme si j'étais un terroriste métaphysique. Pour lui, je suis l'erreur de calcul ultime. L'anomalie que l'algorithme n'a pas pu digérer.

— Et maintenant ? demande Sarah derrière moi. Elle s'est levée. Elle regarde ses mains, comme si elle s'attendait à les voir s'évaporer. On fait quoi ?

— On encaisse, je réponds.

Je quitte la pièce sans un regard pour Thorne. Il appartient au cycle précédent. Il est une donnée obsolète dans un monde qui ne traite plus l'information.

Nous descendons les escaliers de secours. Les ascenseurs sont morts, bien sûr. Chaque marche est une preuve de réalité. Arrivés dans le hall, l'air est différent. Plus de climatisation filtrée, plus d'odeur de papier neuf et d'ozone. Juste l'odeur de la rue : la poussière, l'humidité, la vie brute.

Dehors, c'est le chaos, mais un chaos lent. Les gens sortent des immeubles de bureaux, leurs smartphones inutiles à la main. Ils se regardent. Certains pleurent, d'autres crient, mais la plupart sont simplement hébétés. Le réseau est tombé. Les comptes bancaires sont des suites de zéros ou des erreurs 404. La richesse mondiale s'est évaporée dans le grand reset que j'ai orchestré.

Je marche sur Broad Street. Un trader en costume à trois mille dollars est assis sur le trottoir, la tête entre les mains. Il a perdu son portefeuille, son bonus, son identité. Il est à découvert, au sens le plus littéral du terme.

— Vous n'avez pas de remords ? demande Sarah. Elle marche à mes côtés, nerveuse. Des millions de gens vont souffrir.

— Ils souffraient déjà, Sarah. Ils étaient juste trop occupés à vérifier leurs notifications pour s'en rendre compte. On a supprimé la dette. On a supprimé l'intérêt. On repart de la base. C'est la seule transaction honnête qu'il nous restait à faire.

Je m'arrête devant un petit café au coin de la rue. Le propriétaire est sur le pas de la porte, l'air hagard. Il regarde sa machine à expresso comme si c'était un artefact extraterrestre.

— Ça marche encore ? je demande en désignant la machine.

Il me regarde, cligne des yeux.

— Le gaz fonctionne. Mais je ne peux pas prendre votre carte. Le terminal est mort. Tout est mort.

Je fouille dans ma poche. Je n'ai plus de cartes, plus de jetons de casino. Je sors une vieille pièce de monnaie, un quart de dollar que j'avais gardé comme un talisman de l'ancien monde, un objet physique, tangible. Je la pose sur le comptoir.

— Pour deux cafés. Gardez la monnaie.

L'homme prend la pièce, la soupèse. Sa valeur n'est plus dictée par un marché à Londres ou à Tokyo. Elle vaut ce qu'il décide qu'elle vaut. Il hoche la tête et se tourne vers sa machine.

Le bruit de la vapeur qui s'échappe est le premier signal de ce nouveau monde. Ce n'est pas un bip électronique, c'est une pression physique.

Je m'assois sur une chaise en plastique sur le trottoir. Sarah s'assoit en face de moi. Elle me regarde fixement, cherchant sans doute sur mon visage une trace de l'Arthur Vane qu'elle connaissait, le scalpeur cynique capable de vendre sa mère pour trois points de base. Elle ne trouve qu'un homme fatigué, dont les yeux ne cherchent plus les courbes de tendance sur les murs.

Le patron apporte les cafés. Deux tasses en céramique ébréchée.

Je prends la mienne. Je sens la chaleur à travers la paroi. Une chaleur réelle, pas une simulation thermique pour maintenir le sujet en état de veille. Je porte la tasse à mes lèvres.

Le café est chaud. Amer. Parfait.

Je regarde ma montre. 16h15.

Le temps ne s'est pas arrêté. Il s'écoule, seconde après seconde, sans que personne ne puisse le racheter ou le vendre à découvert. C'est une hémorragie de vie que personne ne peut stopper.

— On n'a plus rien, murmure Sarah en fixant le fond de sa tasse.

— On a le présent, je réponds. C'est l'actif le plus volatil qui soit. On a intérêt à ne pas le gaspiller.

Au loin, le soleil commence à se coucher derrière les silhouettes sombres des gratte-ciels. Sans les lumières artificielles, la ville reprend sa place dans la nature. Une jungle de pierre attendant d'être réinventée.

Je sens un vide immense en moi. Ce n'est pas le vide de la perte, c'est le vide d'une

page blanche. Pour la première fois de ma carrière, je n'ai aucune stratégie. Aucun plan de sortie. Aucune couverture. Je suis exposé à cent pour cent à la réalité.

C'est terrifiant. C'est exactement ce qu'il me fallait.

Je ferme les yeux un instant. Le silence de Wall Street est enfin complet. Le marché est fermé. Pour de bon.

Zéro perte admissible. Zéro gain garanti.

Le bilan est équilibré.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Zéro Perte Admissible"*

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)